

CONGRÉGAT

Première partie.

Gardien de la Porte.

1.

- Très bien, monsieur Larson, dites-moi ce que je vois.

Adam Larson, coordinateur de troisième niveau, petit, sec, sans âge, le cheveu ras, le visage étroit et le corps sanglé à la limite du corset dans un uniforme anthracite impeccable sans décoration ni insigne, se mit au garde à vous. Un réflexe, une habitude. Même s'il faisait partie du corps impérial, le poste de coordinateur n'était pas un grade militaire, il aurait pu se montrer plus relâché. Mais quiconque connaissait un peu le coordinateur Larson doutait même que l'homme connaisse le sens du mot.

- Kaïfeng 8, dit-il. Planète de coefficient 1.

- Quelle précision ?

- Au-delà du millionième, monsieur.

Ce qui annonçait une soeur de la Terre-origine comme l'humanité en avait découvert jusqu'ici fort peu dans tout l'empire : même diamètre à quelques kilomètres près, mêmes ressources, des terres, des océans, une atmosphère compatible avec la vie humaine, une faune et une flore développées et stables.

- Étonnant, dit le prince Cameron.

Adam Larson haussa les épaules sans répondre.

- Qu'elle ne soit pas déjà colonisée, je veux dire.

Le coordinateur tapota sur son clavier et l'écran géant qui affichait jusqu'ici la planète sur fond du noir profond de l'espace laissa la place à un diagramme compliqué entouré de chiffres.

- Je vois, dit le prince après un rapide examen. Je vois. Je crois. Je comprends en tous cas pourquoi ça a été aussi long d'arriver jusqu'ici.

Larson tiqua sous le léger reproche.

La planète était à la périphérie éloignée de l'empire, hors de toute route commerciale établie, coincée dans une zone grise, peu accessibles aux sauts. Venir là était long et assez coûteux, nécessitait une maîtrise technique que tous les équipages ne possédaient pas, loin de là. Le genre de planète tellement compliquées à rentabiliser, souvent impossible, qu'elles n'intéressaient pas grand monde.

- Du coup, demanda le prince d'une voix encore plus froide, qu'est-ce que nous faisons ici ? Vous avez résolu à vous tout seul le problème des planètes éloignées ? J'ose à peine imaginer ce que m'a coûté rien que le fait de *venir* ici. J'espère que ce ne sera pas pour rien.

Lui avait fait le voyage en stase. Un prince d'Empire n'allait pas passer des jours, parfois des semaines voire des mois, à attendre que son transporteur l'amène à destination. Grâce à la stase, il aurait physiquement pu passer pour le fils du coordinateur alors qu'il était nettement plus vieux que lui - un fils faisant deux têtes et pas loin de cent kilos de plus.

L'empereur lui-même régnait depuis presque trois siècles pour à peine cinquante ans d'éveil.

Cameron venait de s'éveiller et même si, à l'inverse de la plupart des autres princes et princesses d'Empire, il aimait d'ordinaire que son coordinateur lui fasse la surprise au dernier moment de la planète à revendiquer puis exploiter qu'il avait découverte pour lui, il était cette fois d'assez mauvaise humeur. La stase, probablement mal réglée et un peu ancienne lui avait filé des rêves horriblement désagréable et laissé un goût d'huile dans la bouche. Ses finances étaient au plus bas - raison pour laquelle, ils avaient dû faire appel à un transporteur aussi bas de gamme. Kaïfeng 8 ne l'inspirait pas du tout et ne lui rapporterait probablement pas plus que ce qu'elle allait lui coûter. Et de découvrir seulement maintenant qu'ils avaient mis presque huit mois pour l'atteindre était la cerise moisie sur le gâteau mal cuit.

Le coordinateur enfonça une autre série de touches et l'écran changea encore d'affichage.

- Un message de détresse ?

- Reçu il y a presque un an de ça. Princesse Laerva, coordinateur Ambruge et son équipe, une squad de marines en soutient. N'ont plus donné de signe de vie depuis.

Le prince Cameron fronça ses impériaux sourcils.

- Laerva a revendiqué ce cailloux ?

Larson hocha la tête.

C'était surprenant. Laerva était une soeur directe de l'actuel empereur. Presque aussi ancienne que lui. Exploitante d'un nombre incalculable de sites, au moins deux Grandes-Mines à son actif et détentrice du record de cinquante kilos d'akaterium raffinés sur une année. Un record qui, évidemment, commençait à dater. Mais qui imposait le respect. Laerva aurait pu racheter l'intégralité du patrimoine et des *assets* de Cameron sans même avoir à emprunter ou réduire son train de vie.

Qu'était-elle allée faire sur un cailloux paumé comme Kaïfeng 8 ?

Et avec tout une squad de marines ? Pour quoi faire ?

Cameron s'aperçut qu'il ne ressentait soudain plus du tout le goût huileux de la stase. La fatigue s'était envolée. Il était même à deux doigts de sourire.

- Les droits ?

- Planète revendiquée il y a plus de trois-cents soixante-cinq jours, aucune licence d'exploitation déposée.

Ce qui voulait dire libre.

- Et Laerva ?

- Pas de nouvelles. J'ai vérifié, elle n'est pas revenue dans le coeur impérial. Probablement morte. Ou coincée sur Kaïfeng.

- Depuis un an ?

- Probablement morte, j'ai dit. Chances de survie estimées à trois pour cent.

Cameron fit la moue. Légalement, il avait parfaitement le droit de revendiquer la planète, même s'il ne savait pas encore pourquoi il devrait le faire. Sinon parce que Laerva l'avait fait avant lui. Concrètement, une fois débarqué, il ne tenait absolument pas à tomber nez à nez avec elle, l'équipe du coordinateur Ambruge et tout une squad de marines en soutient. Ils ne faisaient pas le poids et il le savait.

- Tout dépendra de la survie de la princesse ou non, conclut Larson.

Laerva vivante, Cameron serait venu ici pour lui sauver la vie et se satisfaire d'un merci du bout des lèvres. Il n'aurait aucun droit d'exploitation, le coût du voyage finirait de le ruiner et il serait probablement obligé de se suicider pour ne pas avoir à affronter la banqueroute en bon prince d'Empire qu'il était.

Laerva morte, les survivants de son équipe ne seraient pas un problème puisque seul un prince ou une princesse d'Empire avait le droit de revendiquer une planète. Ils se joindraient à lui pour sauver leur peau. Et alors les éventuelles richesses de Kaifeng seraient à lui - richesses dont il n'avait pour l'instant aucune autre idée que la certitude que Laerva ne se serait pas déplacée pour rien.

- Un coup de poker à quatre-vingt dix-sept pour cent.

Cette fois, Cameron sourit franchement. Il avait déjà gagné des paris beaucoup plus risqués que ça.

- Et personne d'autre ne s'est pointé ?

Larson haussa ses petites épaules en un geste étrangement désinvolte.

- Message intercepté et détruit. Personne d'autre.

- On sait ce que Laerva était venu chercher ici ?

- Non.

Un pari intéressant.

- OK, conclut le prince, je prends. Pas trop le choix de toutes façons, je ne suis même pas sûr d'avoir de quoi payer le voyage de retour si nous ne ramenons rien de cette foutue planète. Alea jacta je sais plus quoi. Faites la paperasse pour la revendication de Kaifeng 8 à mon nom et préparez vos équipes, Larson. On débarque !

2.

L'homme sur le chemin de montagne était jeune. Grand, svelte, la barbe courte et impeccablement taillée, les cheveux bouclés et le regard fier, il chevauchait nonchalamment, laissant sa monture suivre la piste d'un pas lent et prudent, sans vraiment la diriger, occupé à regarder autour de lui sans y trouver ni intérêt ni ennui, simplement perdu dans ses pensées.

Malgré le froid tranchant de ce versant exposé à l'est et la plupart du temps dans l'ombre d'autres sommets tout proches, malgré la neige entassée du côté amont du chemin, malgré le vent qui hurlait autour de lui, il n'était vêtu que d'une simple tunique ocre, sans manches et de sandales de cuir dont les lanières remontaient jusqu'aux genoux. Des vêtements simples mais de bonne facture. Aucun ornement hormis une fine lanière de cuir autour de son cou retenant un médaillon de métal brut. Un médaillon d'un noir absolu, tellement noir qu'il semblait absorber la lumière et les couleurs autour de lui. Un médaillon qu'il ne cessait de tourner et retourner dans sa main au fil de ses pensées.

Soudain, son cheval s'arrêta, renâcla.

L'homme sursauta, arraché à ses rêveries éveillées.

- Et bien quoi, dit-il.

La monture s'ébroua, fit quelques pas en arrière.

S'il y avait prêté attention, il aurait perçu la soudaine attente dans l'air, la sensation d'arrêt, la fin des chants d'oiseaux qui jusqu'ici l'avaient accompagné dans sa lente montée - même les hurlements agressifs du vent avaient changé de tonalité.

Au lieu de quoi, il hocha la tête et haussa le ton :

- Dans l'autre sens, stupide canasson !

Tout en tentant de lui faire entendre raison à coups de talons dans les flancs et agitation un peu frénétique sur sa selle, une main tendue vers l'avant comme si sa monture était un

serviteur particulièrement obtus à qui il aurait fallu indiquer la bonne direction. Un cavalier curieusement inexpérimenté pour s'aventurer seul sur des chemins aussi escarpés et étroits, pente enneigée d'un côté et précipice presque à pic de l'autre.

Quelques cailloux tombèrent sur la route.

Il y eut comme l'impression d'un brusque vide qui aurait aspiré une énorme masse d'air un peu au-dessus d'eux. Une implosion assourdie. Un grondement sourd et s'amplifiant. Auquel le jeune homme ne prêtait visiblement pas plus attention qu'aux signes précédents.

- Vas-tu avancer, sale carne ?

Le cheval ne voulut évidemment rien savoir. Hennissant à la fois de colère et de peur, il se cabra brusquement, éjectant son jeune cavalier de sa selle avant de retomber sur ses pattes, de faire brusquement demi-tour et de s'enfuir au grand galop, les oreilles couchées en arrière, les yeux agrandis de terreur, manquant à chaque foulée glisser et tomber dans le vide tant il cherchait à fuir les lieux au plus vite.

- Mais non ! dit le jeune homme, surpris tandis qu'il tombait en arrière selon un angle et à une vitesse lui promettant un choc très brutal dans le dos et à l'arrière du crâne. Soit, avec un peu de chance, tout au bord du précipice. Soit tout au fond. Soit tout au bord, un rebond, *et ensuite* tout au fond.

Sauf que non.

Ralentissant soudain à mi course, son corps se remit à la verticale, ses pieds frôlant le sol, avant de glisser lentement vers l'arrière pour à la fois éviter de se faire percuter par le cheval prenant la fuite et venir ensuite flotter tranquillement au-dessus du vide, les mains sur les hanches et les sourcils froncés.

D'autres cailloux roulèrent sur le chemin, une brume de neige tourbillonnante envahit l'atmosphère, le grondement se fit omniprésent et le jeune homme finit enfin par lever la tête.

Un peu au dernier moment.

- Ah, dit-il, je comprends.

L'avalanche était sur lui, énorme, grondante - une masse titanesque de neige dévalant la pente presque verticale au-dessus de lui, inarrêtable, plus rapide que le plus rapide des

chevaux, dévastant tout sur son passage, mêlée de troncs d'arbres arrachés et de rochers allant du cailloux au bloc de la taille d'une auberge, écuries et dépendances comprises, une mort blanche et froide s'abattant soudain sur le jeune homme qui avait levé les bras devant son visage dans un réflexe de protection aussi classique que vain.

En une fraction de seconde, il n'y eut plus de jeune homme, plus de cheval, plus de chemin, plus rien.

Et, quand l'avalanche fut passée, partie ravager ailleurs, plus bas, elle avait laissé derrière elle des masses de roches, de neige et de débris qui avaient complètement redessiné le flanc rocheux, effacé toute trace humaine ou animale.

Et un silence de mort.

3.

L'homme sur le chemin de montagne était dans ce temps un peu incertain qui suit ce qu'on appelle la force de l'âge et précède de peu la vieillesse. Grand, plutôt mince et musclé, la barbe longue et impeccablement taillée, à peine veinée de blanc, le crâne complètement chauve et le regard fier il se tenait les poings sur les hanches au milieu de l'étroit chemin. On aurait pu le penser plus jeune et seules les rides marquées de son visage et la profondeur de son regard trahissaient son âge véritable.

Il semblait attendre quelqu'un.

Malgré le froid il n'était vêtu que d'une simple tunique lie-de-vin, sans manches et de sandales de cuir dont les lanières remontaient jusqu'aux genoux. Des vêtements simples mais de bonne facture. Aucun ornement hormis une fine lanière de cuir autour de son cou retenant un médaillon de métal brut. Noir comme la nuit la plus noire.

Derrière lui, le chemin tournait autour de la montagne pour arriver au plateau rocheux où était construit le Fort de la Porte, sa demeure depuis de nombreuses années. Le Fort était à moitié troglodyte, s'enfonçant à l'intérieur de la montagne, situé à peu près aux deux tiers de celle-ci. Le chemin s'arrêtait là. Au-delà, comme sur tous les sommets de cette chaîne de montagnes encore jeune, tout était trop abrupt, trop acéré, inconstructible.

Saillant de la montagne, il n'y avait qu'un mur d'enceinte assez bas et faisant face au nord, une petite cour pavée, des écuries pour deux ou trois chevaux et les appartements du gardien. Sans ornements, tout en pierre, sans garnison. Un simple tunnel non fermé permettait d'accéder à la partie du Fort construite à partir d'un réseau de cavernes naturelles où se trouvaient les quartiers des invités et de la demi-douzaine de serviteurs du gardien. Même si le Fort ne recevait *jamais* d'invités. En suivant le même tunnel sur plusieurs dizaines de kilomètres de marche sous terre, globalement orientée vers le bas et vers l'ouest, passant sous toute la chaîne de montagnes, on finissait par arriver à la Porte

proprement dite. Qui n'était en fait qu'une caverne naturelle ouverte sur un plateau rocheux et ensoleillé du monde extérieur.

Octave était le gardien en titre.

Et en ce jour, il attendait son remplaçant.

Et il commençait visiblement à s'impatienter.

- Pas mal le coup de l'avalanche, fit une voix venue soudain de nulle part et qui pourtant ne fit même pas tressaillir le Gardien, comme s'il s'y était attendu depuis le début. Je ne m'y attendais pas.

Octave sourit. Un sourire froid.

- Jeune Lucius, dit-il en se tournant vers l'origine de la voix, bienvenue au Fort de la Porte. Moi, c'est vous que j'attendais. Et un peu plus tôt que ça.

- J'ai été... Retardé. Veuillez m'excuser.

Lucius flottait dans les airs, un peu sur la gauche du vieil homme. Il venait de surgir là, comme éjecté du précipice, les bras croisés sur la poitrine, la jambe droite légèrement fléchie pour amener son pied au milieu du tibia gauche, sa tunique flottant un peu au vent, un sourire artificiel aux lèvres et encore de la neige poudrée dans les cheveux. Doucement, il vint atterrir aux côtés d'Octave et les deux hommes se donnèrent l'accolade - un accolade brève et froide, deux hommes se connaissant depuis un certain temps mais ne s'appréciant pas outre mesure.

- Vous me devez un cheval, cela dit, dit-il.

- Je ne vous dois rien du tout, jeune homme. Il ne manquerait plus que ça. Si vous aviez été vigilant, vous auriez remarqué le construct bien avant qu'il ne se déclenche et vous auriez pu le neutraliser et ainsi sauver le cheval, arriver à l'heure et vous éviter cet air négligé. Ne blâmez pas les autres pour vos erreurs, surtout quand elles sont aussi grossières, jeune Lucius. On ne vous apprend donc plus rien à l'Académie ?

Lucius hésita à répondre, mâchant un instant une réponse acerbe comme un bonbon acidulé. Ce n'était pas *exactement* l'accueil auquel il pensait avoir droit. Même si, connaissant Octave, c'était *exactement* l'accueil auquel il aurait dû s'attendre. Son erreur était là, plus que dans la perte de son malheureux cheval. Finalement, il soupira et haussa les épaules.

- Une sale bête, de toutes façons, grinça-t-il pour changer de sujet. J'irais bien voir le maître de poste de Darnham pour lui expliquer ma façon de penser sur ses choix. J'ai presque eu l'impression qu'il faisait exprès de me donner la pire carne à sa disposition.

Octave hocha la tête.

- Évidemment qu'il vous a donné la pire carne, grommela-t-il.

- Au final, je serais arrivé bien plus tard si j'avais dû faire le chemin à cheval, tenta Lucius pour détendre un peu l'atmosphère. C'est finalement un mal pour un bien.

Octave grogna mais ne répondit rien.

Assurément, il ne rit pas.

- Vous m'aidez ? Finit-il par demander.

- À faire quoi ?

Octave sourit cette fois, mais comme s'il venait de se coincer les doigts dans une porte ou renifler une odeur particulièrement acide et désagréable.

- Je suis gardien de la porte, dit-il comme on parle à un enfant particulièrement lent, mais aussi le garant du chemin qui y mène. Tous ceux qui l'empruntent n'ont pas nos moyens et si vous ne voulez pas exécuter vous même les corvées de montée de nos réserves de nourriture, je vous suggère de vous assurer à ce qu'il reste en permanence sûr et praticable.

Lucius hocha la tête.

- C'est à dire, enchaîna Octave en levant les yeux au ciel, pas comme actuellement où sa partie basse est encombrée de je ne sais combien de tonnes de neige et de roches. Dieu de patience, faudra-t-il donc que je vous explique toutes les évidences de votre charge ?

» Au moins, Voyez-vous le construct de déblaiement ?

Julius se concentra quelques instants.

- Je le vois, dit-il. C'est assez remarquable.

- N'est-ce pas ? Simple, ne nécessitant que peu d'entretien et pourtant impossible à défaire et parfaitement efficace. Avalanche pour les doués, et uniquement pour les doués, nous ne voulons pas que nos domestiques soient tués à chaque fois qu'ils descendent ou remontent du village, n'est-ce pas ? Parfaitement réversible pour tout remettre en place après. Une merveille !

» C'est le travail d'un des premiers Gardiens dont nous avons malheureusement oublié le nom. Plus de mille ans et il est toujours là ! Qui se souviendra de vous, jeune Lucius, dans mille ans ? Ni de vous, ni de votre travail, probablement, n'est-ce pas ?

» Maintenant, essayez d'en trouver la voie d'activation.

Julius hésita, tâtonna, esquissa quelques gestes des mains dans le vide, comme s'il voulait à la fois tirer sur une corde et l'enrouler autour de son poignet. Octave hocha la tête, visiblement agacé par le temps que cela prit.

- C'est ça, dit-il finalement. Vous avez fini par trouver. Pas trop tôt.

Julius eut un mouvement sec du poignet et, loin sous eux, le chemin menant au Fort de la Porte fut soudain débarrassé de tout ce qui l'encombrait, neige, roche, bois, feuille instantanément renvoyé à leur place initiale, prêt pour la prochaine avalanche, au prochain Gardien.

- Voyez-vous, pontifia Octave, l'avalanche n'est pas seulement une petite plaisanterie de vieil élu, un bizutage presque inoffensif pour le nouveau Gardien. C'est aussi, peut-être *surtout* un moyen rapide de s'assurer qu'il a les capacités pour sa tâche. Enfin... Au moins *une partie* des capacités... Miséricorde !

- Et s'il ne les a pas ?

- Les capacités ?

Octave haussa les épaules.

- Les chroniques ne font état que de deux élus tués par l'avalanche. Pour plus de sept-cent gardiens recensés jusqu'ici. Un piège aisément évitable, je dirais. Vous y avez bien survécu, vous, jeune Lucius !

» C'en est à se demander comment les deux tués ont pu passer les tests et entrer à l'Académie, n'est-ce pas ? Sans même parler d'en sortir. Enfin, c'était il y a longtemps, peut-être le recteur et les enseignants d'alors étaient-ils plus... permissifs, disons. Moins doués.

Cette dernière phrase dite avec un petit sourire en coin, Octave ayant été enseignant puis recteur de la-dite Académie pendant l'essentiel de sa vie avant de demander, à la surprise générale, d'assumer une décade au poste de Gardien de la Porte.

- À votre décharge, admit-il avec regrets, très peu des futurs Gardiens évitent l'avalanche. Très très peu. Personne ne s'attend à un piège *de ce côté-ci* des montagnes, n'est-ce pas ? Évidemment. Ce qui est idiot puisque grâce à la Barrière, il n'y a absolument aucun besoin de piège *de l'autre côté* des montagnes. Encore moins besoin que de ce côté.

» Et d'ailleurs, il n'y en a pas. Ça servirait à quoi ?

Les mains croisées dans le dos, Octave prit le chemin du Fort. Lucius lui emboîta le pas et une étrange danse se mit immédiatement en place entre eux, comme la reprise d'un vieux numéro déjà joué cent fois, Octave marchant d'un pas ostensiblement très lent et Lucius tentant difficilement de rester un pas derrière lui comme le voulait la bienséance mais à rebours de son habitude de grand pas rapides et souples.

- Toujours aussi pressé, à ce que je vois...

Lucius ne répondit pas, se contentant de grimacer dans le dos du vieil élu tout en faisant un pas de côté pour ne pas bousculer son aîné qui, bien que presque à l'arrêt, avait trouvé le moyen d'encore ralentir le pas.

- Vous aviez raison, au fait, lança Octave alors qu'ils abordaient le virage donnant sur l'esplanade ouvrant sur le Fort. Pour le maître de poste. Il vous a refilé une vieille carne sans valeur en guise de cheval. Obligé. Ne le prenez pas mal, il le fait pour chaque nouveau gardien. Diable, il sait bien qu'il a peu de chance de revoir sa bête vivante ! Les gens de la région ont même baptisé ce passage le Gahar Net Ackva - gardien-tue-son-cheval dans leur patois affreux !

Les deux partirent esquissèrent un rire.

- Ce n'est pas très... respectueux...

Octave cessa de rire.

- Non, admit-il. Drôle si on veut, mais à la limite de ce que l'Académie peut tolérer. Et les maîtres de poste sont souvent les plus insolents des gueux, va savoir pourquoi. Le vieux bouc à l'époque a même osé me proposer une mule boiteuse quand ça a été mon tour de monter ici ! Une mule, jeune Lucius !

- Vieux ? Le maître de poste que j'ai eu était plutôt jeune.

Octave balaya l'argument du revers de la main.

- Le fils du mien.

Lucius acquiesça.

- Dix ans ici, les choses ont eut le temps de changer en bas, admit-il.

- Je crois qu'il a pris ses fonctions très peu de temps après que son père ait osé me proposer cette mule, conclut Octave. Les actes et leurs conséquences, il semble qu'il n'y ait pas qu'à l'Académie que j'ai eu à enseigner cette loi, n'est-ce pas ?

Lucius hocha la tête. Comprenant très bien. Se demandant ce qui était arrivé exactement au vieux maître de poste, se demandant surtout si Octave avait été jusqu'à le tuer - il l'en savait capable - qui le lui aurait reproché ? Il était élu. Ancien recteur de l'Académie. Futur Gardien de la Porte. L'autre n'était qu'un palefrenier un peu monté en grade. Malpoli de surcroît. Un homme de pas grand chose. Un non doué.

Le vieil Octave était connu pour n'être pas un modèle d'indulgence envers les gens du commun quand on en venait au respect qu'il pensait dû à sa personne et à sa fonction. Ce à quoi, la plupart de ses étudiants qui le vénéraient presque à l'égal d'un dieu rétorquaient : pourquoi aurait-il dû l'être ?

- Le vieil imbécile a fini par me donner son meilleur cheval, tu vois. Évidement. Il aurait commencé par là... Et le pire c'est qu'il l'aurait récupéré, son canasson, sans son consternant manque de politesse. Il l'aurait récupéré, tout à fait intact.

» J'avais repéré l'avalanche, moi, évidemment. Tellement facile ! J'ai fait partie de ces rares-là. Vous l'aviez deviné, n'est-ce pas ?

» Enfin ! Je lui aurais renvoyé sa bête intacte à ce vieil idiot !

Octave leva les yeux au ciel et les bras en signe d'impuissance.

- J'avais déjà puni l'homme, je me suis contenté d'estropier la bête. Que pouvais-je faire d'autre ? Dieu de miséricorde, quel stupide gâchis ! Tout ça pour l'avarice d'un vieillard stupide ! Une leçon à retenir, cependant, mon jeune ami : les vilains sont par nature avarés, pleutres, stupides et mesquins. Il n'y a pas à leur en vouloir pour ça, c'est leur nature inférieure qui les y pousse. C'est à nous de les maintenir dans le droit chemin. De les éduquer. D'être leurs bergers. Par la manière forte parfois, s'il le faut. Après tout, on ne peut en vouloir à un jeune chien de pisser partout, mais on peut le punir pour le forcer à ne pas recommencer. Je gage que le fils de mon maître de poste s'est montré fort poli avec vous.

Lucius approuva.

- Vous voyez ? Bien sûr que vous voyez, nous en avons déjà discuté. En ça, vous voyez en tous cas mieux que votre père. Dieu de pardon, lui aussi, si je puis me permettre, quel gâchis !

Lucius en ressentit, une profonde colère - se voir faire la leçon ainsi comme s'il était encore un apprenti sans un poil de barbe ! Et d'y amener son père par-dessus le marché !

Octave avait toujours été ainsi - toutes ces fois où il était venu lui rendre visite au nom de l'ancienne amitié le liant à son père - les deux requérants les plus prometteurs de ce temps, disait-il, voilà ce que nous étions - à chaque fois pour moquer ses efforts et rabaisser ses réalisations, lui prédire un destin bien difficile. Les moments les plus pénibles de ces quatre années à l'Académie.

Octave aussi qui avait imposé qu'il lui succède en tant que Gardien du la Porte - pour au moins un an - un poste pour vieil élu, un poste de fin de carrière - un an de solitude dans son fort perdu dans la montagne à attendre qu'il se passe quelque chose tout en sachant qu'il ne se passerait rien.

Octave...

Mais que pouvait faire Lucius ?

Octave était Octave - un des très rares à avoir vu le construct de l'avalanche avant qu'il ne se déclenche. Évidemment qu'il l'avait vu. Et bien sûr, il avait trouvé le moyen de le lui faire savoir. D'affirmer sa supériorité. Comme il le faisait toujours sans que personne ne puisse le lui disputer, lui qui avait été reconnu par le Conseil comme le meilleur élu de sa génération et dont absolument *tous* les élus du Congrégat tenaient pour acquis qu'après la Porte, il rejoindrait le-dit Conseil pour rapidement en prendre le Primat.

Lucius ne pouvait que s'imposer de sourire face à ça.

- Puisque nous en parlons, comment va votre père ? Enchaina Octave d'un ton badin en attrapant son jeune collègue par les épaules, ignorant ostensiblement sa réaction de recul et l'entraînant vers le Fort de la Porte comme il l'aurait fait d'un enfant. Toujours à ses recherches ? Le vieil obstiné finira peut-être par trouver quelque chose, sait-on jamais ? Qu'il n'ait pas tout gâché pour rien...

Lucius grinça un peu des dents mais ne répondit rien.

Un an comme Gardien - heureusement, sans doute pas plus d'un jour ou deux à supporter Octave.

4.

La porte s'ouvrit et Lorca entra dans la pièce, la tête rentrée dans les épaules, les épaules voûtées vers l'avant, les poings serrés au fond des poches et les sourcils froncés. Irradiant la colère rentrée, l'envie d'en découdre et la frustration.

- Alors ? lui demanda sa femme occupée à préparer le repas de la mi-journée.

- Alors, le champs du fond est dans un triste état. La neige et la roche sont reparties, comme d'habitude, y a pas à dire, ça ne reste jamais longtemps. Mais tout n'a pas disparu, il en reste. Comme à chaque fois, tu le sais. Une partie des arbres du bas de la pente arrachés dans l'avalanche sont toujours là. La terre est retournée, il y a des cailloux partout, les haies sont détruites...

- L'élú César viendra finir de tout déblayer.

Lorca haussa les épaules. Lorca, immense et large au point qu'il avait dû se baisser pour entrer et semblait trop massif pour la pièce pourtant prévue pour une famille de quatre. Lorca le sombre comme l'appelait les gens du village.

- Même déblayé, la récolte foutue, dit-il. Et sans l'avertissement de Saël, maître de Poste, c'est peut-être moi ou l'un de tes fils qui serait dans cet état. Tu as pensé à ça ? C'est déjà arrivé, tu le sais. César peut-il réparer ça ?

Maëlle ne répondit rien, continuant à touiller d'un geste sec. Lorca posa son énorme corps sur une chaise et s'accouda à la table. Les deux gémirent sous son poids.

- Non, il ne le peut pas, tu le sais très bien, continua-t-il. Cet incapable ne peut pas grand chose, sinon se pavaner dans nos rues, manger nos récoltes et nous traiter comme si nous étions des chiens alors qu'il ne connaît absolument rien à l'agriculture et nous ruine régulièrement la moitié des récoltes qu'il est censé favoriser. S'il n'avait pas son fichu cailloux...

Maëlle se retourna et menaça son imposant mari de la cuillère en bois qu'elle tenait à la main, le faisant taire d'un simple froncement de sourcils. Maëlle tellement petite et fine que ses rapports intimes avec son mari sans qu'elle finisse écrasée ou démembrée faisaient l'étonnement et parfois l'hilarité de beaucoup au village - quoi que jamais à portée d'oreille du couple.

- Lorca, siffla-t-elle, tu ne parles pas en mal de l' élu de notre village. D'aucun élu. Je te l'ai déjà dit. Ils ne sont pas comme nous, ils ont été choisis par Dieu, on ne les appelle pas les élus pour rien. Sans eux, qu'aurions-nous au-dessus de la tête ? Qui soignerait nos enfants ? Qui garantirait la prospérité du village ? Qui nous protégerait contre les dangers du monde extérieur ? Allons ! L' élu César peut parfois faire de petites erreurs, c'est vrai. Mais ce n'est rien à côté de ce qu'il nous apporte.

» Et puis, quelqu'un pourrait t'entendre. Tu imagines ce qui pourrais t'arriver si tes propos arrivaient aux oreilles d'une langue de vipère comme la vieille Altha ?

» Passe encore que je doive supporter tes discours impies, Lorca, premier cultivateur du village, Dieu merci, j'ai les oreilles solides et je sais qu'ils ne le sont en rien, justement, tes discours, solides. Mais il est hors de question qu'ils nous coutent notre place et notre rang. Hors de question !

Lorca regarda autour de lui d'un regard las. Leur maison était spacieuse, construite en pierres de taille, isolée du froid en hiver comme de la chaleur en été. Entrelacée de sorts que l' élu du village venait régulièrement renouveler et qui leur apportait de l'eau fraîche ou de la lumière à volonté. Leur maison semblable à toutes celles du village, leur village au bout d'une route pavée à laquelle les bêtes sauvages n'avaient pas accès et qui leur permettait de se rendre sans encombres aux villages voisins ou même à la capitale.

- Je sais tout ça, grommela-t-il.

- Quand on sait, on fait dit le Canon. Alors quoi ? Qu'attends-tu pour faire ? Tu as perdu la récolte d'un champs, ce n'est pas bien grave. Nous avons été prévenus à temps, personne n'est mort, même pas une bête. Et le champs du nord, en plus. Il ne donne pas grand chose de toutes façons. Pas assez de soleil. César le déblaiera pour toi et puis voilà.

» En échange, il y a un nouvel élu au Fort de la Porte et nous restons protégés des extérieurs. C'est un bien maigre prix à payer. Je ne comprends pas ce qui peut bien te mettre en colère comme ça là-dedans.

Lorca fit la moue. Vieux sujet de débat avec sa moitié. Comment lui expliquer ? Comment leur expliquer à tous qui se contentaient d'exister et d'obéir comme leurs ancêtres avant eux et comme leurs enfants après. Des vies identiques, répétées.

Regardant de nouveau autour de lui, plutôt que le confort et la propreté, il nota les murs gris, sans aucun ornement, le mobilier aussi fonctionnel et solide que parfaitement identique à celui des autres maisons - d'un bout à l'autre du Congrégat, les mêmes maisons, le même gris partout, la même uniformité, la même primauté de l'utile sur la beauté.

Lorca aurait voulu...

- Je sais ce qui passe par cette grosse tête d'ours, tu sais, continua Maëlle d'une voix plus douce. Je te connais. Comme si je t'avais fait. Je ne comprends peut-être pas mais je sais. Je me demande à chaque fois comment l'élu qui a délivré ta mère a pu laisser passer...

Maëlle soupira, haussa les épaules, menaça son immense mari de plus belle de sa cuillère encore dégoulinante de soupe - des gouttes épaisses qui en atteignant le sol, disparaissaient en grésillant légèrement - puis elle retourna à sa cuisine.

- Plutôt que d'aller ruminer avec ce bon à rien de Sélécius autour d'une chope de son poison puant qu'il ose appeler de la bière, continua-t-elle d'une voix ferme, tu vas aller trouver César pour requérir ses services. Tu m'entends ? Tout de suite ! Et tu vas tâcher de revenir avec lui. Si vous vous y prenez assez tôt, peut-être que la récolte est encore récupérable. Il pourra t'aider aussi avec ça. Tu m'entends, Lorca ?

Lorca grommela.

Sélécius voleur-de-pierre, même s'il s'en défendait. Sélécius dans sa cabane au fond des bois, construite de ses mains et menaçant de s'écrouler, pleine de courant d'airs, inondée à chaque pluie un peu trop forte. Sélécius essayant d'élever des chèvres qui ne lui obéissaient pas car recueillies, sauvages, sans imprima d'un élu à leur naissance et qui lui

échappaient régulièrement. Sélécius et ses essais de bière tous plus infâmes les uns que les autres.

- Lorca ?

- J'irais.

- Tu y vas. Présent. Pas autrement.

- J'y vais.

Lorca leva son immense carcasse et ressortit, les poings toujours aussi serrés au fond des poches. Derrière lui, Maëlle priait silencieusement pour le salut de son âme en continuant à touiller la soupe et de le savoir ne fit qu'accentuer la rage du géant.

5.

Dès le lendemain, les deux élus parcoururent les quarante-sept kilomètres de tunnel reliant le Fort à la Porte elle-même. Ils n'allèrent pas à pieds ni à cheval, bien évidemment. Ça aurait été trop long, peu digne d'eux - marcher était une habitude de gueux et le tunnel était trop étroit et trop bas de plafond pour une chevauchée. Sans même parler des pièges destinés à d'éventuels extérieurs hostiles qui auraient réussi à franchir la Porte - pièges bien évidemment jamais déclenchés mais entretenus régulièrement par le Gardien et potentiellement mortels, même pour un élu. Ils se contentèrent d'activer les neufs glyphes situés à intervalles réguliers qui, chacun, les téléportait jusqu'au glyphe suivant.

- Au fait, vous allez rencontrer Kalen, notre danseuse, dit Octave alors qu'ils se reposaient après le quatrième glyphe dans la petite salle creusée dans la roche attendant au chemin.

- Le Fort dispose d'une danseuse ? Je l'ignorais.

Le vieil élu eut l'air contrarié.

- C'est récent, dit-il. Quelques jours à peine. J'ai dit au Conseil que c'était inutile, mais il ne m'ont pas vraiment écouté. Les extérieurs se sont montrés particulièrement hostiles, ces dernières années. Rien dont je ne puisse m'occuper moi-même, évidemment. Rien dont je ne me sois pas *déjà* occupé à dire le vrai, mais le Conseil a estimé qu'avec mon départ et la venue d'un jeune Gardien comme vous, la présence d'une danseuse pourrait aider. Vous savez comme ils sont prudents. Et peut-être ont-ils raison, vous n'êtes pas moi, jeune Julius, loin s'en faut, peut-être vous faut-il une danseuse pour vous moucher le nez, voire deux ou trois, qui sait. Vous verrez à l'usage.

Lucius hocha la tête, imperméable cette fois aux piques continues sur sa jeunesse et son manque de talent. Lui n'avait rien contre les danseuses, leurs talents complétaient

merveilleusement ceux des élus. Ça lui ferait de la compagnie le temps de sa garde dans ce Fort reculé.

Par contre, il savait qu'Octave les détestait. De savoir qu'il avait dû partager son Fort avec l'une d'elles sans la possibilité de la renvoyer ou de la faire disparaître ou même de la faire taire lui mettait du baume au coeur.

Après l'évocation de la danseuse, Octave se renfroga et ne dit plus rien jusqu'à leur arrivée à destination.

La fameuse « Porte » dont Julius aurait bientôt la charge n'était en fait qu'une caverne naturelle d'environ cinq mètres de large sur huit à son endroit le plus profond, là où débouchait le tunnel. Une sorte d'entonnoir plat ouvert au bas d'un à-pic vertigineux et donnant sur un petit plateau rocheux baigné de lumière en cette fin de journée. Ensuite, une brusque déclivité donnait sur une mer de collines dont on n'apercevait que les cimes, certaines densément boisées. Une mer s'aplatissant et se dégarnissant lentement au fur et à mesure que l'on s'éloignait de la Porte pour finir par se confondre avec l'horizon.

- Impressionnant, n'est-ce pas ?

Julius sursauta. Comme hypnotisé par le monde extérieur, il ne s'était pas rendu compte qu'il s'approchait lentement de l'ouverture de la grotte, les yeux écarquillés et la bouche grande ouverte.

- Je ne m'étais pas rendu compte que c'était aussi...

- Grand ?

- Ouvert... Je veux dire... Je ne vois pas les montagnes de l'autre côté !

Une main se posa sur son épaule.

- C'est parce qu'il n'y en a pas, gamin.

Des siècles plus tôt, quand les premiers élus avaient découvert le Sanctuaire divin et appris à en utiliser le pouvoir, quand ils avaient fondé le Congrégat, ils avaient fait sortir de terre une barrière infranchissable de montagnes tout autour pour le protéger du monde extérieur. Ne laissant que le tunnel et la Porte. Et le premier Gardien.

Julius n'avait évidemment jamais quitté le Congregat. Personne ne l'avait fait depuis sa fondation, hors quelques raids ponctuels des danseuses pour tenir les extérieurs à distance. Sans s'éloigner jamais trop loin de la Porte. L'idée d'un monde où, même par

temps clair, on ne pouvait pas au moins distinguer au loin les barrières l'enserrant et le protégeant lui était totalement étrangère. Elle le mettait mal à l'aise.

- Mais tu t'habitueras. Tu verras. On s'habitue à tout.

Julius tourna la tête et se trouva face à la danseuse.

Il fut surpris autant par son physique que par son âge. Un peu naïvement, il s'était imaginé les danseuses comme systématiquement jeunes et élancées. Graciles. Très androgynes. Or, celle-là devait bien avoir quarante vraies années. Bien qu'enveloppée de la tête aux pieds dans les voiles gris de sa charge, il pouvait deviner un corps lourd en-dessous, épais, à la poitrine massive et un peu tombante. L'ovale de son visage, seule partie visible de son corps, était un peu relâché. Des rides s'accumulaient autour de ses yeux noisettes. Le pli de sa bouche était dur mais semblait annoncer une facilité au sourire et au rire assez déconcertante. Beaucoup de force et de volonté émanait d'elle. De la tristesse aussi. Du regret. Et Julius fut surpris de lui trouver une certaine beauté.

La main posée sur son épaule irradiait d'une chaleur étrange.

- Satisfait de ton examen, changeur ?

Julius battit plusieurs fois des paupières sans trouver quoi répondre. La danseuse jeta un petit coup d'oeil à l'élus Octave qui se tenait ostensiblement à distance, affectant de regarder lui aussi le monde extérieur d'un air grave.

- T'inquiètes, continua-t-elle un ton plus bas, le vieux crouton ne nous écoute pas. Il ne sait pas. Il ne saura jamais si personne ne le lui dit et personne ne le lui dira. Pas moi, en tous cas. Cet imbécile ne verrait pas un éléphant dans son jardin s'il ne s'attend pas à le trouver là. Il pense que je te mets en garde contre les dangers du monde extérieur.

Lucius avala péniblement sa salive.

- Les dangers ? Nous sommes les élus.

La danseuse finit par lui lâcher l'épaule.

- Nous sommes loin du Sanctuaire, aux limites du Congrégat, dit-elle en croisant ses mains dans le dos en une pose très martiale. Tu dois le sentir, non ? Nos pouvoirs sont déjà légèrement diminués et au-delà de la Porte, ils diminuent encore plus à mesure que nous nous en éloignons. Je sais que le phénomène est plus radical pour les élus que pour les danseuses. Si je le sens, tu dois forcément le sentir.

Lucius fronça les sourcils et se passa la langue sur les lèvres.

Il hocha la tête. Oui, il le sentait.

- Tu vois ? Il est même possible qu'ils finissent par complètement disparaître, je ne sais pas. Je ne suis jamais allé jusque là. Tu devras en tenir compte si tu comptes t'aventurer au-dehors. Chaque pas que tu y feras t'éloignera de ce que tu as toujours considéré comme normal dans ta vie. Acquis. C'est une sensation très étrange.

Lucius frissonna.

- Pourquoi dans ce cas voudrais-je aller au dehors, demanda-t-il d'une voix faible.

La danseuse se pencha vers lui et lui sourit. Elle sentait la cannelle, la transpiration et l'odeur des produit d'entretien du cuir dont devaient être enduits la large ceinture lui ceignant la taille ainsi que les fourreaux des différentes *armes* qu'elle portait sur elle. Elle lui fit un clin d'oeil.

- Mais parce que c'est *excitant* lui murmura-t-elle. Non ?

Lucius fit un pas en arrière en se raclant la gorge.

Le silence entre eux épousa la distancée et se fit gluant.

- Bien, en avons-nous fini, demanda Soudain Octave d'un ton sec en se rapprochant d'eux. Cessez donc de tenter de faire peur à mon jeune remplaçant, danseuse. Il est novice mais pas idiot. En tout cas pas idiot *au-delà de ce qui reste acceptable*. Il n'ira pas se promener au-dehors.

La danseuse continuait à dévisage le jeune élu.

- Vraiment ?

- Évidemment, trancha Octave en levant les yeux au ciel.

- Bien sûr que non, bredouilla Lucius.

- Très bien, dit la danseuse.

Elle se tourna vers le vieil élu mais Lucius eut l'impression étrange que son sourire en coin continuait de le fixer.

- Alors, c'est vous, élu Octave, qui devrez venir avec moi.

6.

- M... Moi ?

Julius affecta de trouver soudain de l'intérêt aux murs de la grotte situés derrière lui pour masquer un immense sourire. La surprise d'Octave était délicieuse.

- Mais, continua le vieil élu d'une voix un peu trop aigüe et en parlant soudain beaucoup plus vite que d'habitude, je ne peux pas sortir comme ça... Enfin... Ça ne se fait pas. Les Gardiens sont là pour *garder* la Porte, pas pour la *traverser* et aller se promener à l'extérieur. C'est... C'est... Ça ne se fait pas.

» Et pour quoi faire, d'ailleurs ? La Barrière est là ! Elle est solide. Il n'y a pas besoin de *sortir*. Vous ne m'aviez rien dit, danseuse sur cette idée ridicule. Je n'étais pas prévenu. Non, pas prévenu. C'est une trahison du protocole ! Vous n'avez pas le droit.

» Et puis c'est le jeune Julius ici présent qui est désormais Gardien de la Porte, ça devrait être lui qui. N'est-ce pas jeune Julius ? Place aux jeunes, n'est-ce pas ?

» Allons, c'est décidé !

Julius se retourna lentement. Octave avait retrouvé toute sa superbe et le toisait avec un petit sourire suffisant. Kalen souriait aussi, mais pas pour lui et du sourire du reptile sur le point de gober une souris.

Julius ne savait quoi répondre.

Sortir ?

Comme tout habitant du Congrégat, hors quelques danseuses affectées à la Porte au cours des siècles, Julius n'en avait jamais franchi les frontières. Avant aujourd'hui, il n'avait même jamais *vu* le monde au-delà. Le Sanctuaire protégeait le Coeur, le Congrégat protégeait le Sanctuaire et une aussi massive qu'infranchissable chaîne de montagnes encore renforcée par la Barrière protégeait le Congrégat. C'était ainsi. L'idée même de s'aventurer au-dehors était...

Presque impie.

Il n'était d'ailleurs que de voir la réaction de l'élú Octave, pourtant puissant parmi les puissants pour se convaincre de l'inanité d'une telle suggestion. Alors un jeune élu tout juste sorti de l'Académie comme lui...

Pourtant la danseuse le pensait nécessaire.

Pourtant, quelque chose au fond de lui empêchait Julius de dire non.

- Et bien, jeune Lucius, s'impacienta Octave.

Julius prit une grande inspiration.

Kalen lui avait-elle sourit du coin des lèvres ?

- Je pense qu'avant de nous décider, élu Octave, dit-il du ton le plus neutre et avec la diction la plus lente possible, il nous faut entendre les arguments de la danseuse. Je viens d'arriver, je suis jeune encore, je n'ai ni votre sagesse, ni votre expérience, certes pas l'étendue de vos pouvoirs. Écoutons-là, ensuite vous déciderez. Et si vous décidez que je dois y aller et bien... soit, j'irais. Mais l'élú avisé ne se précipite pas, nous enseigne le Canon.

Cette fois, il en était sûr, Kalen lui avait sourit. Franchement.

Octave lui, était devenu tout rouge.

- Le canon, marmonna-t-il, incapable de trouver comment répondre à l'insulte déguisée en révérence du jeune élu. Le Canon, oui, bien sûr. Évidement. C'est ce que je voulais dire, n'est-ce pas ? Je ne crois pas que le Canon prévoit quelque raison que ce soit pour qu'un élu aille mettre les pieds au-dehors en tous cas !

- Il ne le fait pas, approuva Julius.

- C'est là un travail de danseuse, rebondit Octave. Les danseuses sont protégées contre l'éloignement du Coeur, bien plus que ne le sont les élus. C'est aux danseuses d'intervenir pour traiter les dangers et menaces *extérieurs*. Pas aux élus. Le Canon...

- Le Canon traite des questions morales, élu, le coupa Kalen d'une voix sèche, pas de l'organisation du Congrégat ni des missions des élus ou des danseuses. Je l'ai lu et appris, je le connais tout autant que vous, n'essayez pas de m'intimider avec le Canon. Pour ce genre de question, ce sont les minutes du Conseil qui font foi et il n'y a nulle part dedans d'*interdiction* faite à un élu de sortir à l'extérieur.

Les deux se poignardèrent du regard.

Octave fut le premier à détourner les yeux.

- C'est vrai, marmonna-il. Pas d'interdiction.

Mais il n'en restait pas moins qu'à l'extérieur, malgré leur médaillon sacré, le pouvoir des élus diminuait à chaque pas qu'ils faisaient. Leur pouvoir était le Don de Dieu. Il émanait du Coeur dont ils portaient un fragment autour du cou pour canaliser la puissance de l'énergie divine. Il les rendait tout puissants.

Mais à l'intérieur de la Barrière.

Car si la Barrière les protégeait des dangers du monde extérieur, elle contenait et amplifiait aussi les pulsations du Coeur en les renvoyant vers lui. Le Congrégat était baigné, irradié de pouvoir disponible pour les constructs des élus. Le monde extérieur, lui, était pauvre, sec, abandonné de Dieu, ne recevant que des miettes de son pouvoir, de son amour et de sa protection.

Dieu protégeait son Peuple, béni de ses dons.

Mais rien que son Peuple.

Amen.

- Arguties que tout cela, marmonna Octave. Interdiction, pas interdiction, ni le Canon, ni les minutes ne parlent d'envoyer des élus à l'extérieur, de cela je suis certain. La Barrière a été érigée par les premières générations d'élus *justement* pour ne plus avoir à aller se battre sans arrêt contre les barbares de l'extérieur, n'est-ce pas ? Je ne vois pas pourquoi, tout à coup, il faudrait remettre cette règle en question.

- Peut-être parce que les barbares ont changé, élu.

Octave tiqua.

- Changé ? Comment ça, changé ? Je sais très bien ce qui campe dans ces collines, danseuse. Des barbares et voilà tout ! Nombreux, organisés, intrigant peut-être, mais quand même des *barbares*, n'est-ce pas ?

Julius observait la scène, les bras dans le dos, un pas en arrière, un très léger sourire aux lèvres. Octave lui avait fait un rapide bilan sur le chemin. Il était dans les fonction du Gardien de venir de temps en temps à la Porte pour observer l'extérieur et évaluer les dangers menaçant le Congrégat.

- D'habitude, il n'y a rien, lui avait dit l'élue. Tu verras, juste un paysage sans intérêt et vide. Il y a sur place un construct qui permet d'évaluer la présence de forces hostiles dans un rayon de plusieurs kilomètres. Tu l'actives, tu constates qu'il n'y a rien, au pire un petit groupe de chasseurs ou un ermite, rien de menaçant. Ensuite, tu rentres au Fort. Pas plus compliqué que ça.

Sauf que cette fois, il n'y avait pas rien.

- Plusieurs centaines d'hommes, lui avait précisé Octave. Armés, en formation militaire, suivi par une colonne de ravitaillement et avec parmi eux une vingtaine d'anomalies - des hommes avec une aura que le construct ne parvient pas à bien évaluer. Qu'il considère comme un danger potentiel pour la Barrière elle-même.

» Dieu sait ce que ça veut dire d'ailleurs. Un danger pour la Barrière ? De la part des barbares abandonnés de Dieu de l'extérieur ? C'est ridicule ! Ce foutu construct est aussi compliqué qu'archaïque, il faudra un jour qu'un Gardien prenne le temps de le refaire. Même moi je ne comprends pas la moitié de ce qu'il est censé faire !

» Bref, des anomalies. Ça arrive. Mais jamais autant à la fois.

Une force d'invasion. S'approchant de la Barrière en se dirigeant droit vers la grotte. Par prudence, Octave avait averti le Conseil. Qui avait décidé de lui adjoindre une danseuse.

- Pour qu'elle aille évaluer le danger de plus près, avait conclu l'élue avec une pointe de frustration dans la voix tranchant avec son onctuosité habituelle. Pas pour...

» Bref ! Elle est revenue de son exploration, tu es arrivé, nous allons écouter son rapport, au pire il faudra qu'elle y retourne tuer quelques poignées de barbares pour leur apprendre la vie et leur faire rebrousser chemin ou bien nous attendrons qu'ils montent sur le plateau pour que je les écrase depuis la Porte comme l'ont toujours fait les Gardiens, n'est-ce pas ? Et ensuite elle pourra se rendre où bon lui semble tant que ce n'est pas au même endroit que moi et moi, je pourrais retourner à l'Académie avec la fierté du devoir accompli.

Sauf que ça n'allait visiblement pas du tout se passer comme ça.

- Ils ont changé, répéta la danseuse. La force d'invasion que le construct vous a révélée s'est faite elle-même attaquer par une force supérieure qui l'a mise en déroute. À nos portes, juste derrière cette colline boisée que l'on voit là-bas.

Octave haussa les épaules en suivant du regard la direction indiquée par la danseuse du doigt.

- Oui, bien, dit-il, et alors ? Bon débarras.

- Alors, élu, poursuivit la danseuse d'une voix plus basse, cette force supérieure campe à son tour à nos portes, probablement dans l'optique de tenter sa chance à son tour contre nous.

- Encore une fois, danseuse, ET ALORS ?

- Alors cette fois, ces barbares viennent du ciel, dit la danseuse d'une voix tranchante. Je les ai vu descendre dans une sorte de pyramide volante faite d'acier et crachant le feu. Et ça, élu, je pense que ça mérite que quelqu'un avec de l'expérience et des pouvoirs bien au-delà des miens aille y jeter un coup d'oeil pour évaluer la menace, *n'est-ce pas ?*

Octave en resta sans voix.

- Et fermez donc la bouche, élu, vous risquez d'avaler une mouche.

7.

L'ouverture des grandes portes recouvertes de plaques de bronze exigeait les efforts de quatre esclaves particulièrement robustes et faisait un bruit de dragon rugissant qui imposait le silence à toute la salle du trône, pourtant immense. Les hautes vitres ornées de vitraux colorés à la gloire des ancêtres du roi, donnant sur l'est et la renaissance quotidienne du monde en tremblaient à chaque fois et il fallait régulièrement en changer des pans entiers qui s'étaient effondrés. On pouvait alors en profiter pour oublier un ancêtre lointain et y faire figurer un roi ou un prince plus récent et ainsi garder l'hommage général sans vexer aucune branche actuelle de la famille royale.

Le règne de Kanderl roi, septième du nom était un des plus long de l'histoire récente du royaume et cela faisait bien longtemps qu'une version jeune et héroïque du roi toisait l'actuelle - vieillard usé et las, recroquevillé plus qu'assis sur le trône.

La tradition voulait que l'on ouvre puis ferme les portes à chaque arrivée. Parfois pour une seule personne. Une matinée d'audition épuisait huit esclaves. On avait pris l'habitude de ne placer de gradins où témoins et requérants allaient s'asseoir une fois leur affaire réglée que du côté gauche du trône pour éviter qu'ils ne se prennent des pluies de débris de verre.

La salle était très longue, témoin d'un temps où les délégations à venir étaient plus importantes. Ce jour, le héraut royal aurait eu le temps d'annoncer dix fois les invités les plus véloces avant qu'ils ne soient en position de s'agenouiller devant le trône, à portée d'oreille du vieux roi. En moyenne, ils se trouvaient à mi-course quand le fracas des portes se refermant derrière eux s'achevait enfin. Celles et ceux déjà venus suivaient une curieuse courbe pour s'éloigner au maximum des fenêtres tremblantes et ne pas risquer de se faire arroser de débris de verre.

- Comte Darlo des marches du nord !

L'homme était grand, vigoureux, sanglé dans des vêtements de cour qui ressemblaient plus à un uniforme qu'à autre chose, le pas vif, la mâchoire en avant.

Le vieux roi subit le fracas des portes en grimaçant.

- Au diable la tradition, marmonna-t-il quand celui-ci fut remplacé par le seul bruit des pas du comte sur le dallage sombre, je vais déplacer cette maudite salle des audiences ou faire abattre ces maudites portes, qu'on en finisse enfin avec ce cérémonial grotesque !

- Bien sire, répondit son chambellan, une sorte de grande bougie maigre, cireuse et triste perdue dans des vêtements de brocard rouge trop grands et étrangement bien trop ornements et presque festifs pour lui. Comme vous le souhaitez.

Le roi agita la main et soupira.

Il le souhaitait à haute voix presque à chaque matinée d'audience. Il ne l'ordonnait pas vraiment. Son chambellan acquiesçait mais ne faisait rien. C'était devenu une sorte de mantra laïque entre eux.

Pour tout ce qui semblait contrevenir aux traditions les plus anciennes et archaïques du royaume, son chambellan semblait avoir développé une capacité de surdité ou d'oubli sélectif tout à fait impressionnante. Et pour tout ce qui concernait l'avenir ou revêtait une certaine importance, l'homme prenait déjà ses ordres au près de Rahn, fils aîné et futur roi, deuxième de son nom.

Le roi soupira de plus belle.

Il lui sembla que Darlo mettait une vie entière pour parvenir jusqu'au pied de son trône.

- Kanderl roi, septième de ton nom, reçoit le salut des marches du nord et de leur comte, moi Darlo de par votre grâce !

Kanderl grimaça.

- Par tous les dieux, comte, je suis vieux mais je ne suis pas sourd. Inutile de crier comme ça. Et je sais bien qui vous êtes, mon héraut me l'a annoncé, vous n'avez pas trop changé depuis la dernière fois que nous nous sommes vus, c'est moi qui vous ai élevé à ce poste et j'ai eu tout le loisir de vous voir arriver.

Darlo tiqua, échangea un regard un peu perdu avec le chambellan et Kanderl fut obligé de lui claquer des doigts devant la figure devant le nez pour attirer de nouveau son attention.

- Je ne suis pas encore mort, grinça le vieux roi. C'est avec moi que vous avez audience, pas avec mon va-t-en guerre de fils à travers ce brave Tuthor. Veuillez vous en souvenir, comte.

Darlo frissonna, serra les dents et plissa les yeux, peinant visiblement à contenir sa colère. Mais il finit par se reprendre. Il regarda autour de lui, la salle du trône était vide, il était le premier requérant de la matinée, personne n'avait été témoin de la pique du roi et de ce qu'il considérait comme une insupportable humiliation.

Je suis vieux, pensa le roi, mais pas sénile. Je sais encore tancer les imbéciles dans ton genre sans leur donner une raison trop évidente de conspirer contre moi - en tous cas, pas plus de raison qu'il n'en ont déjà.

- Sire, hurla Darlo en s'inclinant, je vous apporte des nouvelles des marches !

Le roi acquiesça, faisant un vague geste de la main pour l'inviter à poursuivre, regrettant une fois de plus que jamais au grand jamais, un de ses nobles n'ai eu l'audace de le surprendre, d'égayer un peu sa journée toute consacrée au long ennui solennel de sa charge.

- Je me doute bien que vous ne m'apportez pas de nouvelles des cuisines, marmonna-t-il si bas que personne ne l'entendit ou n'y prêta vraiment attention.

Pourtant, dès les premières paroles du noble, le roi se tendit et il oublia très vite ses regrets que sa cour soit si formaliste, ses craintes quand aux conspirations pour hâter un peu son trépas supposé imminent ou ses colères récurrentes à propos de l'architecture démesurée et grotesque choisie par ses lointains ancêtres.

D'abord, Ashgal, leur redoutablement agressif voisin du nord, celui qui décade par décade, les amputait d'une baronnie par ci, d'un comté par là depuis que le grand-père de Kanderl avait eu l'idée saugrenue de reconnaître leur indépendance, et bien que nettement plus jeune, barbare et arriéré qu'eux, menaçait, à terme, de les anéantir, Ashgal, donc avait envoyé une armée dans les collines interdites.

Une véritable armée. Assez d'hommes et de mages pour, par exemple, déferler sur les marches du nord, vaincre les forces locales et l'armée royale envoyée en renfort, pendre ce pauvre Darlo à ses propres murailles et s'y installer pour de bon. Ces maudits sauvages étaient impossibles à arrêter une fois lancés. Ils déferlaient comme des cafards, apparemment insensibles à la douleur ou à la peur de la mort, sans autre tactiques que de se ruer sur leur ennemi en brailant et pourtant assez stratèges pour conquérir une province à la fois et se donner le temps de vraiment l'intégrer à leur royaume avant de s'en prendre à la suivante.

Presque un siècle d'affrontements et le royaume avait déjà perdu la moitié de sa superficie, son économie était en miette, sa population en chute libre, il était même des paysans pour fuir vers les citées libres au sud ou le royaume de Kùln - Kùln la soit-disant pacifique, la commerciale, l'ami indéfectible du royaume et qui, pourtant, accumulait des troupes le long de ses frontières.

Kanderl se savait roi de miettes à la dérive encore pompeusement appelle « royaume millénaire » mais qui n'existeraient plus du temps des fils de ses fils. Il en avait accepté l'inéluctabilité, la partie la plus belliciste de sa cour non.

Qu'Ashgal s'aventure dans les collines interdites était déjà assez surprenant. Même eux évitaient l'endroit d'ordinaire, elles n'étaient pas interdites pour rien. Dans leur conquête du royaume et contrairement à ce qu'aurait pu être une logique *géographique* de cette conquête, ils avaient jusqu'ici soigneusement évité les marches du nord, préférant contourner par l'ouest, quitte à conquérir en premier quelques baronnies caillouteuses et isolées sans grand intérêt. Et s'ils avaient procédé ainsi, c'est du moins ce qu'en avait pensé Kanderl, c'était que prendre les marches les auraient obligé à passer par les collines interdites et que l'endroit avait vu disparaître suffisamment de chasseurs isolés ou de troupes anciennes pour que plus personnes ne se risquent à ça depuis des siècles.

- Audacieux, dit le roi.

Parce que Darlo était un imbécile superstitieux et traditionaliste, il n'avait évidemment jamais massé de troupes ou prévu de défense tout le long de la frontière entre ses marches et les dites collines. Pourquoi faire ? Personne ne serait assez fou pour passer par là.

Supposant une même bêtise superstitieuse côté ashgalite, Kanderl avait autrefois pensé envoyer une force militaire à travers les collines pour frapper par surprise leur envahissant voisin nordique. Lui-même ne croyait pas vraiment à la malédiction des collines. Il pensait que s'ils ne faisaient que *traverser*, ils ne risqueraient rien. Qu'ils pourraient frapper Ashgal au coeur, peut-être même reprendre leurs toundras glacées. Il voyait là une opportunité de briser la décadence de son royaume et de se couvrir de gloire...

- Stupide, voulez-vous dire, s'époumona le comte. Comme la suite va vous l'apprendre, sire. Stupide et très, très étonnant, croyez-moi.

Son conseil l'avait dissuadé, son général d'alors avait même juré rendre son titre et sa pension, se couvrir les cheveux de cendres et accepter de finir en prison plutôt que de donner l'ordre à ses troupes de marcher à travers les collines. C'était un peu dramatique, mais Kanderl était jeune, son père était mort trop tôt, on doutait de ses capacités, il n'aurait pas voulu paraître illégitime en menant son armée à une catastrophe annoncée par plus sage que lui, il avait cédé. Ashgal avait continué à les grignoter. Kanderl avait vieilli et Kanderl le fougueux dans le coeur du peuple était devenu Kanderl l'impuissant.

- Imaginez-vous, sire, qu'Ashgal comptait probablement *conquérir* les collines ? Par tous les dieux, peut-on être si sot ? Mon mage est formel sur ce point. Il les a vu par les yeux de son aigle. Les ashgalites n'ont pas traversé les collines, oh non ! Ils ont établi leur camp en leur sein, au pied des montagnes maudites et ils ont commencé à explorer par là. Comme s'ils cherchaient un passage.

Kanderl en resta bouche bée.

Les montagnes maudites étaient infranchissables, impénétrables, plus interdites encore que les collines. Avec depuis le sol des a-pics de roche totalement lisse, sans la moindre prise pour se hisser de plusieurs centaines de mètres de haut avant de se créneler en arrêtes et chaos de roches, de neige et de glace montant plus haut que les nuages. Même par temps clair, on n'en voyait pas les sommets. Il n'y poussait apparemment rien, même les bouquetins et les rapaces n'y vivaient pas, c'était juste une énorme masse de roches hostiles, qu'est-ce que les ashgalites avaient donc en tête pour aller fouiner par là ?

Mais ce n'était pourtant pas la partie la plus incroyable du récit du comte :

- Ils ont été anéantis, tonna-t-il. Anéantis ! Des dieux sont descendu du ciel sur le dos d'un gigantesque oiseau de métal et ils ont répandu le feu et la mort dans les rangs ashgalites au point de les forcer à fuir ! Aussi vrai que vrai, mon roi, les dieux m'en soient témoin ! Le ciel est de notre côté, enfin, et il a mis les ashgalites en déroute !

Kanderl se força à respirer lentement.

Darlo n'avait pas assez d'imagination pour avoir inventé une histoire aussi incroyable. Son mage en avait sans doute enluminé les détails, interprété à l'excès ce qu'il avait vu sans le comprendre, comblé les trous avec ses propres fantasmes. Mais le fond de l'histoire était vrai.

Ashgal avait constitué une armée de conquête.

Ashgal avait perdu son armée. Au fond, peu important comment puisque Kanderl ne voulait pas, lui, *conquérir* les collines. Il les laissait volontiers aux dieux tombés du ciel. Mais Ashgal avait *perdu* une armée. Peut-être était-il temps pour Kanderl de redevenir le fougueux. Peut-être était-il temps pour le royaume millénaire de secouer le joug et de retrouver la gloire. Peut-être...

Dans l'ombre, derrière le trône, toujours présent sans que personne ne puisse le voir bien que sa présence ne soit pas un secret, juste une inquiétude, presque un impensé, Dagen, premier mage du royaume millénaire avait bien évidemment tout entendu.

Dagen savait des choses que ne savait pas le roi.

Dagen voyait des choses. Pensait des choses.

Dagen dont le royaume intangible était tellement plus riche et étendu que celui de ce petit roi qu'il prétendait servir et servait juste assez pour qu'il y croit.

Alors pendant que ce dernier ruminait ses rêves de revanche et conquête, lui voyait autre chose. Une opportunité. Une porte enfin ouverte pour lui venant après tant de premiers mages l'ayant cherché en vain.

Un sourire déforma son visage entièrement épilé et tatoué qui ressemblait plus à une menace qu'à de la joie. Un sourire et le début d'un plan. Des ficelles depuis longtemps implantées, dormantes et qu'il lui suffisait maintenant de tirer.

- Ô félicité, grinça-t-il d'une voix fluette que personne n'entendit.

Glissant dans les ombres, il disparut par une porte dérobée.

8.

La nuit était tombée sur le Fort de la Porte. Une nuit noire, épaisse, avec de gros nuages d'orage à venir, bas presque à toucher les cimes des montagnes et qui masquaient complètement le ciel et les étoiles. Une nuit de vent hurlant et de froid à congeler les vivants. Une nuit à ne pas mettre le nez dehors. Une nuit comme souvent aux frontières du Congrégat.

- On dit que le temps est différent à l'extérieur de la Barrière, n'est-ce pas ? Nous n'aurons pas à aller chez les barbares sous l'orage, j'espère. Il serait assez malséant que nous ayons *aussi* à gérer la pluie ou...

Silence.

- C'est une affirmation ou une question, élu ?

Octave jeta un regard noir à la danseuse et se resservit dans le plat de pommes de terre aux légumes avec la rage d'un assassin achevant une victime particulièrement haïe.

- Les deux, danseuse, grogna-t-il. C'est ce qu'on dit. C'est ce qui semble logique au vu des propriétés de la Barrière. Mais c'est de l'ordre de la théorie, de la logique, pas forcément des faits observés. Et contrairement à vous, *danseuse*, je n'ai jamais mis les pieds sur ces terres impies ni n'ai eu une quelconque envie de le faire. Je ne doute pas que si vous savez des choses que j'ignore et qui pourraient être utiles à notre petite expédition de demain, vous allez les partager avec moi... N'est-ce pas ?

Les deux se fusillèrent du regard, cuillère levée. Deux serpents prêts à frapper. Deux duellistes s'observant après un enchainement frustrant de passes d'armes sans résultats concrets. C'était ainsi depuis qu'ils étaient revenus de la caverne de la Porte. Octave mettait dans ses phrases tout le mépris et la condescendance dont il était capable, s'acharnant à faire passer la danseuse pour une incapable au fil de multiples questions et péroraison. Kalen mettait tout autant d'application à ne pas lui répondre, ou seulement

après de longs moments d'attente et jamais de manière vraiment complète, parfois même totalement à côté, toujours avec un demi-sourire ironique, toujours d'une voix de tape sur la main d'un gamin prit à voler dans le pot de confiture.

Après un long moment de mastication bruyante de ses pommes de terres et alors qu'Octave, de plus en plus rouge, semblait sur le point d'exploser, Kalen finit par hausser les épaules.

- C'est ce qu'on dit, admit-elle.

- C'est ce qu'on dit ?

- Je ne suis pas spécialiste en météorologie, élu. Vous verrez bien.

- Je verrais bien ?

- Vous allez répéter toutes mes fins de phrases comme ça ?

- Si je vais répéter... Ah !

Octave reposa violemment sa cuillère.

- Vous êtes impossible, danseuse, cracha-t-il.

- Je m'appelle Kalen, élu.

- J'en prends bonne note, *danseuse*.

Julius se racla bruyamment la gorge et deux têtes rougies par la colère se tournèrent brusquement vers lui pour le foudroyer du regard.

- Ce plat est plutôt bon, dit-il de la voix la plus neutre possible. Je m'étais dit en venant que, vu l'isolement du Fort, il n'était que peu probable d'avoir à résidence un cuisinier un peu décent. J'ai l'impression que je me suis trompé.

Octave le regarda comme s'il était devenu fou et, d'abord prête à lui sauter dessus, Kalen finit par lui sourire et secouer la tête en retournant à sa nourriture comme d'un ami ayant ressorti pour la nième fois la même vieille blague éculée qui ne fait plus rire que de tendresse partagée.

- La vieille... dit Octave. Je ne sais plus son nom. Celle qui... Vous voyez. Vous avez dû la voir en arrivant. La plus vieille des gens qui servent ici, quoi. C'est elle qui fait à manger. C'est vrai qu'elle ne se débrouille pas trop mal pour une paysanne. Je suppose. La nourriture n'est pas vraiment...

Julius hocha la tête, comme si la réponse l'intéressait vraiment.

- J'essaierais de connaître son nom, dit-il.

- Pourquoi faire, par Dieu ?

- Je suis le Gardien. Il me semble... De bon ton de connaître le nom de celles et ceux qui me servent.

- Mais *pour quoi faire* ?

Octave était vraiment perdu. Julius se contenta de hausser les épaules en se resservant à son tour.

- Mangez, élu, dit-il en désignant l'assiette qu'Octave venait de remplir et à laquelle il n'avait pas touché, ça va refroidir.

Un réflexe. Traditionnellement occupés par le Don, son étude, son application et le plaisir infini de la communion avec Dieu lors de celle-ci, les élus faisaient souvent peu de cas de ce qu'ils mangeaient ou buvaient, de comment ils étaient vêtus, du confort des lieux qu'ils occupaient ou de la vie des gens ordinaires autour d'eux. Et, au pire des cas, un tout petit construct aurait suffi à réchauffer le plat.

Octave secoua la tête.

- Jeune Julius, dit-il gravement, maintenant que vous êtes élu de plein droit, vous ferez bien ce qui vous chante, évidemment dans le respect du Canon et de nos lois. Je n'ai rien à dire à ça. Mais, en tant qu'ancien et, si je peux me permettre, ancien particulièrement reconnu pour ses talents et sa sagesse, n'est-ce pas, futur membre du Conseil et, qui sait, Primat un jour, je vous mets *fortement* en garde contre ce genre d'idées... étonnantes, comme de demander son nom à un serviteur. C'est inutile. C'est même dangereux. C'est...

» Bref, ne le faites pas !

Pendant toute sa tirade et hors de son champs de vision, Kalen l'avait imité en silence, pontifiant dans sa cuillère, les yeux mis clos, les lèvres exagérément mises en avant. Elle finit en levant les yeux au ciel, articulant sans le dire à haute voix :

- Quel raseur !

Julius étouffa un sourire.

- Je vous amuse, jeune homme ?

- Non. Bien sûr que non. Excusez-moi, élu.

Soupçonneux, Octave dévisagea son vis-à-vis avant de se tourner vers la danseuse, se doutant de quelque chose sans pouvoir dire précisément quoi, revenant à Julius.

Puis à son assiette.

Prenant un morceau de pomme de terre, l'élevant à moitié vers sa bouche. Alors que la danseuse et le jeune élu étaient revenus à leurs assiettes et que la tension semblait vouloir enfin retomber un peu dans la pièce.

- Vous m'écoutez, cracha-t-il finalement en renonçant ostensiblement à son morceau de pomme de terre pour le pointer vers Julius, vous m'écoutez ou vous finirez comme votre père !

Kalen se figea. Julius était devenu très pâle.

- Quoi encore avec mon père ?

- Vous savez.

- Non, élu, je ne sais pas. Mon père est un élu de plein droit dont les recherches sur les constructs ont été bénéfiques à tout le Congrégat. Je ne vois aucune honte à *finir* comme lui, comme vous dites.

- Messieurs, tenta Kalen...

- Votre père est un vieux fou, énonça Octave comme on parle de la pluie et du beau temps, sans même regarder son jeune interlocuteur, tout retourné soudain qu'il était à son plat de pommes de terre, pérorant entre deux bouchées, se permettant même un petit sourire fat de temps en temps. Pour retracer rapidement et à grands traits leur amitié de jeunesse, quand ils étaient les deux requérants les plus prometteurs de leur génération à l'Académie. Surtout lui, Octave. Bien sûr.

- Comment dit-on, déjà ? Dieu ne joue pas aux dés. Peu l'ont vu à l'époque, peut-être, mais notre destin à tous les deux était déjà tracé. Le présent justifie le passé.

Lucius serra les dents, les poings, le regard collé à son assiette.

Toujours sans le regarder, s'adressant à une cantonade absente et à une Kalen figée par l'expectative, Octave enchaîna avec l'apparition des étranges lubies du père de Lucius, son intérêt à la limite du blasphème pour les non-doués, sa fréquentation au-delà du raisonnable des danseuses, sa débauche d'énergie et d'années de vie pour des constructs ratés ou inutiles, ses constantes prises de bec avec ses maîtres.

- Votre père est un élu par défaut, jeune Julius, conclut Octave en regardant cette fois directement son interlocuteur, pas de plein droit. Il n'a jamais été validé par l'Académie, vous le savez parfaitement. Il en a été renvoyé pour faute grave avant de pouvoir être reconnu par le Conseil et je pense que *vous* plus que tout autre devriez être au courant de ça.

Julius avait les dents tellement serrées que dans le silence qui suivit, tout le monde put les entendre grincer. Dans son visage devenu plus blanc que de la craie, ses yeux débordaient de colère

Oui, il le savait.

Après tout, c'était lui la « faute grave » - sa conséquence en tous cas.

- Le Conseil a été incroyablement miséricordieux de l'autoriser à vivre à l'époque et ce ne sont pas ses quelques petites découvertes en termes de constructs domestiques qui rachètent à mes yeux le gâchis de son talent ni ne vous autorisent aujourd'hui à me lancer ces regards noirs.

» Jeune Julius, si vous ne voulez pas finir comme lui, écarté, moqué, méprisé et reclus dans une cabane insalubre, vieilli avant l'âge, destiné à l'oubli, vous écouterez et suivrez mes conseils !

» Et en attendant, par le Dieu de miséricorde, vous allez commencer à me témoigner vraiment le respect qui m'est dû ! Ou sinon, quoi ? Vous comptez vous en prendre à moi ? Je vous mets en garde, jeune Julius. Mon ancienne amitié avec votre père ne vous sauvera pas. Pas cette fois.

Un instant, l'air se figea entre les deux élus. La température de la pièce baissa de quelques degrés, comme aspirée par les deux hommes. Pour qui pouvait les voir, des fils rouges et oranges d'énergie des constructs guerriers commencèrent à émaner de leur corps pour venir s'enrouler les uns sur les autres, commencer à construire...

Kalen les observait tour à tour, semblant prête soit à bondir sur eux, soit à s'enfuir du plus vite qu'elle le pouvait.

Un instant.

Puis Julius poussa un long soupir. Les fils de pouvoir s'évaporèrent instantanément. La chaleur revint. Le temps reprit son cours.

- Excusez-moi, je vous prie, élu, articula Julius d'une voix blanche, je ne sais pas ce qui m'a pris. Vos conseils sont les bienvenus, évidemment. Il est tard, je suis fatigué, j'ai...

Octave l'interrompit d'un petit sourire satisfait et d'un geste de la main.

- Allons, allons, dit-il d'un ton faussement bonhomme, pas besoin d'en dire plus, je comprends. Mon pauvre garçon ! Vous n'êtes déjà pas bien doué, pas très malin, élu de justesse, je le sais, j'étais là, n'est-ce pas ? Mais vous avez dû, en plus, toute votre vie porter le poids de la honte d'avoir un père pareil ! Je comprends.

» Car vous avez honte, n'est-ce pas ?

Julius grimaça.

- *N'est-ce pas* jeune Julius ?

- Oui, élu, croassa le jeune homme en baissant les yeux. Vous avez raison. J'ai honte.

- Très bien, s'exclama Octave en tapant dans ses mains. Affaire réglée. Vous êtes moins têtue et borné que lui, c'est déjà ça. Vous l'aurez, finalement, votre petite carrière étroite d'élu de province. Lui se serait probablement jeté sur moi pour tenter Dieu sait quoi. Me tuer peut-être !

L'élu émit un petit rire grinçant à cette idée.

- Nous nous sommes affrontés une fois, à l'Académie, bien sûr. Il était doué, je ne le nie pas. Mais j'étais plus doué que lui, le combat a été assez rapide. Et je n'ai fait que grandir depuis. Souvenez-vous-en jeune Julius, souvenez-vous-en bien. Je l'ai aisément vaincu et vous n'êtes pas la moitié, pas le quart même de ce qu'il était à l'époque.

Kalen leva les yeux au ciel mais ne dit rien. Elle avait entendu parler de l'affrontement entre les deux jeunes requérants. Pas la version officielle qui parlait d'un duel dans les règles de l'art qu'Octave avait effectivement facilement gagné. La vraie version, celle rapportée par Elen danseuse qui était présente à l'époque et que toutes les danseuses connaissaient, même si elles avaient juré de ne jamais en parler en dehors de leur ordre - de ça comme de tant d'autres choses...

La version dans laquelle Octave fou de rage avait attaqué le père de Julius sans prévenir pour une histoire obscure concernant une des servantes non douées de l'Académie. La version dans laquelle le père de Julius était encore reconnu par son nom,

Aurèle, requérant de dernière année, loué et admiré par tous, le soleil de l'Académie dont personne ne doutait qu'il finirait un jour Primat.

Aurèle qui avait si facilement balayé Octave...

Et la servante, future mère de Julius et disgrâce d'Aurèle, morte en couches - officiellement bénie de Dieu pour avoir donné naissance à un doué et punie par le même pour avoir fauté avec un requérant. En fait, tuée par Elen sur ordre du Conseil. Il est des déviances sévèrement punies par le Canon.

Kalen se tut - ne serait-ce que parce que si, attaqué et obligé de se défendre Octave lui demandait de tuer Julius en représailles, elle n'aurait pas d'autre choix que de lui obéir. Les relations entre les élus et les danseuses étaient compliquées, il y persistait de nombreuses zones d'ombres sur les responsabilités et devoirs des uns et des unes, mais sur certains points le Canon était on ne peut plus clair.

Julius ne répondit rien non plus.

- Bien, conclut Octave, puisque ce dîner promet d'être toujours plus sinistre, je vous laisse là. Je vais me reposer. J'ai des barbares tombés du ciel à balayer devant notre porte demain, puisqu'il semble que notre danseuse est trop froussarde pour s'en occuper toute seule.

» Jeune Julius. Danseuse.

Avec un dernier regard lourd de reproches à la danseuse qui fit mine de ne pas le voir, Octave se leva et s'en fut d'un pas aussi noble que possible.

Après son départ, le silence régna encore longtemps.

Le silence et l'immobilité.

- Dieu qu'il est con, ce con, cracha la danseuse avec un sourire triste.

- Mon père...

- Les danseuses savent, Julius.

Le jeune homme hocha la tête.

- Merci, dit-il.

- Merci pour quoi ? Si tu l'avais attaqué... Il est con, mais il t'avais vu venir et il est puissant, très puissant. Tu n'avais aucune chance. Et retors avec ça. Capable de me liquider au passage en prétextant ensuite que j'ai essayé de te venir en aide.

Julius eut un petit rire amer.

- Me venir en aide ? Pourquoi...

- Je suis la danseuse provisoire du Fort de la Porte, tu es le Gardien. La Danseuse aide le Gardien dans sa mission en toutes choses. Ça aurait pu passer. Un peu limite vu son ancienneté et le fait que tu ne m'en aurais pas donné *expressément* l'ordre, je te l'accorde mais.... J'ai hésité. Dieu de miséricorde, j'ai hésité. J'étais à ça de lui sauter dessus...

» Dieu merci, tu as renoncé.

Julius cligna des yeux, un peu surpris.

- Jamais le Conseil n'aurait accepté ça.

Kalen fit la moue.

- Au près de mon ordre en tous cas, ça serait passé. Plusieurs danseuses ont déjà côtoyé l'élu Octave, nous le connaissons. Pour le Conseil, je ne sais pas trop. Octave est craint et respecté mais il n'est pas aimé.

» Bref, débat sans intérêt vu qu'il ne s'est rien passé et que s'il s'était passé quelque chose, il nous aurait carbonisés tous les deux. Tu as eu la sagesse de nous éviter ça, ce dont *moi* je te remercie.

- La sagesse ou la lâcheté ?

- Ce sont parfois les deux faces de la même pièce.

Le jeune homme ne trouvait rien à répondre à ça.

Moins d'une demi-heure plus tard, le dîner ayant été abrégé et les deux derniers convives étant rapidement retournés dans leurs appartements, Julius faisait les cent pas dans sa chambre quand on frappa à sa porte.

La pièce elle-même était typique de l'architecture des bâtiments du Congrégat. Veinée de constructs domestiques que même un non-doué pouvait et savait activer. Grise, sans ornements, meublée d'un lit et d'un coffre. Il y régnait d'un bout à l'autre de l'année une chaleur douce et constante, un peu plus fraîche la nuit pour permettre un meilleur sommeil. Une alcôve donnait de l'eau tiède tombant du plafond à volonté pour se décrasser et un système de courants d'air parfaitement tempérés permettait de se sécher quand on en sortait. Celle-là ne disposait pas de fenêtre, le Fort de la Porte étant en grande

partie troglodyte et les chambres destinées aux invités étaient les plus enfouies dans la montagne.

Julius tournait en rond, autant dans sa chambre que dans sa tête, repensant sans fin à la conversation du dîner, à ses années à l'Académie, à toute sa vie aussi loin qu'il pouvait s'en souvenir. Il était élu de plein droit, mais de justesse. Il avait été nommé Gardien de la Porte, mais par défaut, personne ne voulant de la charge - même s'il ne l'était pas encore. Pas officiellement. Octave avait exigé que la passation se fasse à son départ du Fort et pas avant - la danseuse Kalen était-elle au courant de ça quand elle avait parlé de se ranger de son côté contre l'élu ?

Probablement pas.

Elle pouvait mépriser ouvertement Octave, elle était une danseuse et il était un élu. Lui, Julius, malgré le temps passé, malgré tous ses efforts et jusqu'à l'heure de sa mort, il était et resterait un bâtard, une anomalie, une épine un peu honteuse dans le pied immaculé du Congrégat - il trouvait l'image un peu grotesque, mais à force de se l'entendre répéter il avait fini par l'intégrer comme si elle était sienne.

Toute sa vie, Julius avait été ramené à ce statut de bâtard., d'enfant mal né, épargné seulement par miséricorde. Enfant de la pitié. Fils d'élu quand les élus n'avaient pas le droit d'enfanter, ni même d'aller avec une femme. De fils surtout, de l'élu devenu fou sans raison apparente et parti vivre en ermite à la recherche de Dieu savait quoi.

Un raté fils de raté, voilà ce que Julius était.

À qui on ne cessait de répéter qu'il avait déjà de la chance d'avoir été laissé en vie. Beaucoup de chance. Dont on avait longtemps nié le don. Puis accepté, mais minimisé. Qu'on avait refusé à l'Académie, qui n'y était finalement entré que parce que *Octave* avait insisté.

Octave !

Qui venait régulièrement le visiter. Pour lui rappeler ce qu'il lui devait. Pontifier sur son talent, se montrer en exemple impossible à atteindre, médire sur son père sans permettre à Julius la moindre rébellion. Lui mettre le nez sans arrêt dans ses manques, la faiblesse de son don, son isolement parmi les requérants.

Pour lui dire, surtout, qu'il ne serait jamais rien sans lui.

Toute une vie de frustration.

Le dîner de ce soir n'était que la nième répétition d'une partition malheureusement bien huilée entre eux. Toujours la même. Toujours un peu plus loin au bord du précipice. Et ce soir, il avait failli...

Julius en tremblait encore de colère quand des coups discrets furent frappés à sa porte. Octave sans doute encore qui venait pour en rajouter une couche, le pousser à la faute, avoir une raison d'enfin le détruire. Venger sur le fils Dieu seul savait quel affront avait pu lui faire le père.

Ce soir, il s'en était fallu de tellement peu...

Julius ouvrit la porte comme pour l'arracher de ses gonds.

- Si les barbares étaient des portes, c'est vous que j'emmènerais demain avec moi, élu Julius.

- Comment ?

Kalen danseuse.

Kalen qui lui souriait franchement. Différente.

Julius mit plusieurs secondes à comprendre en quoi.

- Danseuse, articula-t-il, la bouche soudain très sèche.

Kalen avait retiré les voiles qui l'enserraient d'habitude de la tête aux pieds et ne laissaient apparaître que l'ovale de son visage. Elle portait une robe très simple - et très courte - qui mettait en valeur sa silhouette un peu lourde et incontestablement féminine, resserrée sous la base de sa poitrine opulente. Ses cheveux blonds, coupés courts se dressaient sur sa tête en épis indomptables et emmêlés. Sous sa peau très pâle de n'être jamais exposée à la lumière, des muscles noueux et épais rivalisaient avec les milliers d'incrustations du Don, source de ses pouvoirs, pour attirer le regard du jeune homme.

Elle était.. Magnifique. Magnétique.

- Élu, répondit la danseuse avec un sourire.

Et comme Julius ne faisait pas mine de bouger :

- Tu m'invites à entrer ou tu préfères qu'on baise dans le couloir ?

Julius sursauta.

- Je... Quoi ? Non, bien sûr ! Il y a un lit dans cette chambre.

Jamais il ne s'était senti aussi sot.

Dans un état second, il fit un pas en arrière, un second, laissant entrer la danseuse qui referma la porte derrière elle et se jeta sur lui pour l'embrasser dans le même mouvement incroyablement rapide et fluide. Enlacés, ils tanguèrent un peu en arrière.

- Par contre, fit la danseuse en faisant une pause, ses yeux incroyables plantés dans ceux du jeune homme, va falloir faire quelque chose pour ça, changeur.

- Ça ?

- Ça.

- Oh... ça. Mais...

Le sourire de la danseuse l'aurait jeté à la conquête d'un empire.

- Personne n'en saura rien. Et certainement pas Octave.

Julius hésita.

Hésita encore.

Et puis, avec un léger soupir, redevint Julia.

Plus tard :

- Y a vraiment pas moyen de faire quelque chose pour ça ?

Julia rit en sentant les doigts de la danseuse effleurer son menton.

- Non, dit-elle, malheureusement rien. Dieu sait pourquoi, je peux changer tout mon corps sauf cette foutue barbe, même ma voix, tu entends ? Mais la barbe, non. Tout juste si je peux l'atténuer un peu, lui donner une teinte qui se confond avec la chair. C'est presque à croire que l'obligation du port de la barbe pour les élus n'a été décidé que pour embêter les gens comme moi. Ça te dérange ?

Kalen haussa les épaules.

- On fera avec, changeuse, finit-elle par dire.

9.

Légère et souple malgré son corps massif, ne faisant aucun bruit, la danseuse se coulait dans les ombres comme si elle était l'une d'elles et comme si elle transportait ses soeurs avec elle, autour d'elle, presque invisible, difficile à percevoir.

Derrière elle, l'élú Octave ne prenait aucune précaution. Il marchait, les mains dans le dos, les pieds délogeant de petits cailloux presque à chaque pas et il ne cessait de grommeler dans sa barbe abondante contre le destin qui l'obligeait à se trouver là plutôt que bien au chaud et à l'abris dans son fort.

- Vous pourriez au moins faire semblant, élu.

- Je suis venu, contentez-vous-en, danseuse.

C'était le seul échange qu'ils avaient eu depuis qu'ils avaient franchi la Porte presque une heure plus tôt. Ils avaient rapidement traversé le petit plateau rocheux au-delà et avaient suivi les longs lacets du sentier permettant d'en descendre jusqu'aux collines boisées à son pied - là où commençait vraiment le monde extérieur selon le Canon mineur de la Porte.

- Le plateau est tout aussi artificiel que les montagnes qui protègent le Congrégat, avait doctement expliqué Octave juste avant de partir. Dieu sait pourquoi les anciens n'ont pas jugé bon d'y étendre la Barrière mais c'est presque comme si c'était le cas. Les barbares n'osent généralement pas s'y aventurer et les rares qui le font ne rentrent pas chez eux pour le raconter.

De fait, en le traversant, ils avaient croisé un certain nombre d'os blanchis par le soleil, armures et armes rouillées, restes de vêtements usés et décolorés. Ici ou là, des marques dans le sol, sortes de petites cuvettes peu profondes, comme si un poing gigantesque s'y était abattu marquaient les fois où c'était un élu plutôt qu'une danseuse qui s'était occupé

du problème. Les danseuses laissaient moins de traces mais elles étaient tout aussi efficaces.

- Ça fait des années que les barbares n'ont plus essayé de monter sur le plateau ni même, pour ce que j'en sais, tenté de l'approcher, avait continué Octave. Enfin, jusqu'à la petite armée que j'ai repérée et que vos prétendus barbares tombés du ciel auraient anéanti, danseuse. Évidemment. Dix ans que je suis ici, pas une incursion, rien à signaler. Et c'était déjà le cas de mon prédécesseur et de l' élu encore avant lui.

Julius s'était retenu de faire remarquer que c'était plutôt une chance pour le Congrégat tant l' élu Octave avait été notoirement peu présent au Fort de la Porte durant ces dix années. Il s'était contenté d'un échange de regards complices et de sourires en coin avec la danseuse. Comme ils échangeaient des regards et des sourires tout le temps et pour un rien depuis leur réveil, dans les bras l'une de l'autre, c'en était même à se demander comment Octave faisait pour ne *rien* remarquer.

- Nous faisons probablement tout ça pour rien et je ne manquerais pas d'en faire part au Conseil, danseuse.

- Faites, élu, faites. Je vous en prie.

- Ainsi que de votre attitude, avait-il sifflé d'une voix devenue soudainement froide et menaçante. Il serait bon pour vous que la menace là dehors soit belle et bien *réelle*, danseuse. Vous pourriez, sinon, en payer les conséquences. Croyez-moi.

Kalen l'avait observé en silence, un long moment.

- Je vous crois, élu, avait-elle fini par murmurer, je vous crois tout à fait.

Octave avait relevé le menton.

- Bien ! Vivement que je quitte ce maudit Fort. Je ne suis ici entouré que d'incapables et de mal élevés. Le Congrégat est décidément tombé bien bas qu'on y voit des à peine élus déjà ingrats et fats comme vous, jeune Julius ou des danseuses qui se croient tout permis sous prétexte de leur charge. Si, à Dieu ne plaise, je deviens Primat du Conseil, il y a des choses qui vont changer, je vous le dis. Oh oui, je vous le dis !

Sans attendre leur réponse, il s'était précipité dehors.

- Je devrais venir avec vous, avait tenté Julius.

- Certainement pas ! Reste, changeur. Je crois que j'aurais bien besoin de te trouver là à mon retour. Laisse-moi m'occuper d'Octave.

Elle était partie à son tour, sans laisser au jeune élu le temps de répondre. Le laissant avec son inquiétude quant à ce qu'elle entendait par *s'occuper* d'Octave.

Presque deux heures étaient passées. Et ils étaient là, à marcher entre les arbres, suivant un petit ruisseau chantant descendu des montagnes et contournant de manière fort opportune la colline escarpée derrière laquelle se trouvait le campement supposé des barbares descendus du ciel, la danseuse se coulant d'un tronc à l'autre dans un silence absolu et l'élu bien visible entre les arbres, comme cherchant exprès les endroits où le soleil perçant à travers les frondaisons l'illuminerait assez pour qu'on le voit bien et de loin, bruyant, suant, soufflant, pas à sa place, trébuchant et jurant presque à chaque pas.

- Élu, siffla la danseuse, ne les sentez-vous pas ? Essayez de faire moins de bruit, bon sang !

Octave se tourna vers elle et la fusilla du regard.

- Je fais du bruit si je veux, hurla-t-il, j'ai déployé autour de nous une bulle qui nous rend totalement invisibles et inaudibles, nous ne risquons absolument rien. Dieu de lumière, je hais cette forêt sans aucun sentier ni construct de traitement de l'air ! Il y fait une chaleur de four à pain, regardez ! Je transpire comme un homme du peuple, c'est indécent. Et cette odeur, mon Dieu... Oh oui, je les sens, vos barbares, ils sont effectivement là, tant mieux pour vous, tant pis pour eux, tout proche et, croyez-moi, ils ne savent pas ce qui va leur tomber dessus, je...

Tout en continuant à hurler, il s'était remis en marche, tout ses mouvements rendus saccadés et excessifs par sa fureur soudaine, probablement contenue à grand peine jusqu'ici et déclenchée par la remarque de la danseuse.

Kalen ne l'écoutait pas vraiment. Tous les sens en éveil, elle scrutait la forêt autour d'eux, son instinct de danseuse soudainement à vif. Quelque chose n'allait pas. Tout allait trop bien. Ils étaient proche du camp ennemi, très proche. Elle pouvait voir où commençait la clairière artificielle dégagée pour l'établir. Elle pouvait distinguer ses premières tentes - des tentes curieusement rectangulaires et apparemment métalliques.

Et ils n'en entendaient pourtant pas un bruit. Ils n'avaient ni vu, ni senti, ni entendu la moindre sentinelle, rien. Pas même un parti uriner un peu à l'écart - aucune de ces latrines puantes à ciel ouvert qu'étaient souvent les abords des camps provisoires. Comme si une force tombée du ciel et capable d'anéantir une petite armée de leurs barbares « habituels » pouvait totalement disparaître tout en étant toujours là. Tous encore endormis ? Ça ne tenait pas.

Octave hurlait de plus en plus fort, faisait de grands moulinets avec les bras, avançant à grandes enjambées, préparant une kyrielle de constructs tous plus dévastateurs les uns que les autres qui irradiaient d'énergie autour de lui.

Comme on le lui avait appris, Kalen adapta sa vision pour ne pas être éblouie. Pour qui était sensible au Don, une telle accumulation était l'équivalent de regarder le soleil en face une petite heure sans cligner des paupières et par un beau midi d'été. Élu et danseuses savaient...

Kalen avait instinctivement baissé la tête.

C'est alors qu'elle vit.

Une sorte de trait de lumière rouge, au ras du sol, reliant deux petites boîtes métalliques, tout un réseau de ces fils de lumière, en fait, enserrant le camp ennemi, pratiquement invisible à l'oeil nu. Et le pied de l'élu traversant le fil à cet instant.

Kalen se rua en avant.

Il y eu une sorte de petit dé clic. Les boîtes métalliques s'ouvrirent.

Kalen heurta l'élu dans le dos, le faisant tomber en avant.

Octave poussa un petit cri.

Des boîtes jaillirent des sphères bourdonnantes se maintenant à un mètre du sol, ornées d'une multitude de petits tubes pointés sur les intrus.

Octave continua de crier, couiner, pas longtemps, assez vite stoppé par de la terre meuble emplissant sa bouche ouverte.

Kalen fit appel à ses talents, enfonçant leurs deux corps dans le sol à presque un mètre de profondeur, faisant jaillir derrière eux des murs de terre déplacée, petits cailloux, morceaux de racines ou de bois mort avant de retomber en pluie, les enfouissant à moitié.

Au-dessus d'eux, les sphères déclenchèrent l'enfer. Des explosions partout. Les arbres coupés nets, des branches déchiquetées, la terre labourée, un bruit d'avalanche rocheuse sans cesse renouvelée, des flammes éphémères jaillissant sans cesse de la gueule des petits tubes aux projectiles sifflant dans tous les sens.

Par-dessus le fracas de fin du monde, des voix. Des appels. Des ordres criés. Enfin du mouvement dans le camp des barbares. Soudainement, des hommes partout dans les bois autour, comme surgîtes du néant.

Puis, subitement, la fin du tonnerre.

La fin du chaos.

Juste des voix aboyant des ordres dans une langue inconnue. Au moins une dizaine d'hommes convergeant vers eux - engoncés dans des armures massives au bruit de leurs pas enfonçant la terre sous eux et cassant les branches et arbustes devant.

- Élu, nous devons...

Kalen fut brusquement projetée vers le haut. Beaucoup trop fort. Comme une chute depuis le ciel à travers les branches de l'arbre surplombant le trou dans lequel ils s'étaient réfugiés mais à l'envers, du bas vers le haut. La forêt autour d'elle, déchiquetée, ravagée sur presque cinquante mètres partant du point de contact entre le pied d'Octave et la mystérieuse ligne lumineuse et s'étalant en cône vers l'extérieur. Totalement intacte et préservée en allant de la ligne lumineuse *vers* le camp des intrus. Du beau boulot, eut le temps de se dire Kalen. Avant que sa tête ne heurte violemment une branche. Qu'elle ne retombe brutalement sur une située plus bas et qu'elle s'y accroche de toutes ses forces pour ne pas tomber, à moitié assommée, perdue.

Octave jaillit lui aussi de leur trou mais moins vite. Moins haut, de manière beaucoup plus maîtrisée, se contentant de venir flotter à un mètre du sol, les vêtements maculés de terre, la barbe en bataille, l'oeil furieux et les poings dressés devant lui irradiant de la lumière rouge des constructs.

- Je suis un élu du Congrégat, bande de petits bâtards mal nés, hurla-t-il en déchainant son pouvoir, comment *osez-vous* ?

Devant lui, la terre se souleva brusquement. L'arbre dans lequel était Kalen fut emporté, d'autres avec lui. Un mur, une vague de terre, de roches et d'arbres déracinés de

plus de dix mètres de haut pour autant de large qui se rua à l'assaut du camp ennemi à la vitesse d'un cheval au galop.

La danseuse se roula en boule, les bras autour de la tête en protection, tout son pouvoir concentré pour suivre le mouvement, l'accompagner - résister c'était la presque certitude de finir brisée. Surfer sur la vague, essayer de ne pas s'y faire enfouir. Une dernière pensée pour Julia - désolé, changeuse - et puis le choc contre le toit d'une des cabane du camp des barbare. Le noir.

Octave éclata d'un rire dément.

À sa droite comme à sa gauche, des barbares qui marchaient vers lui en brandissant de curieux petits bâtons de métal furent projetés dans les airs. Plusieurs hurlèrent. Agitant les mains en riant de plus belle, Octave les fit s'entrechoquer et entrechoquer encore, de plus en plus vite, de plus en plus fort, jusqu'à les disloquer complètement avant de les projeter rageusement vers le sol.

La vague de terre s'abattit sur le camp, engloutissant dans un grondement d'ogre la moitié des cabanes de métal qui le composaient.

Octave s'éleva plus haut pour avoir une meilleure vue.

Il riait toujours.

Il était pris aussi de légers tremblements, de petites convulsions des membres. Son rire se mêlait par moment de râles de plaisir. Ses yeux tremblaient, comme tirillés entre la volonté de voir le monde plier à son désir de tuer, écraser, massacrer et le besoin impérieux de se révolter sur quelque acmé intérieure et fantasmagique. Sa tunique était tendue d'une érection monumentale et en même temps marquée des résultats d'au moins déjà une résolutions.

- Je gaaaarglll, dit-il, la bouche soudain crispée.

Trois énormes blocs de pierre apparurent dans le ciel derrière lui, le doublèrent plus rapidement que des faucon en piqué et vinrent s'abattre avec une force phénoménale sur les cabanes restantes, soulevant un énorme nuage de poussière.

On voyait des barbares, très curieusement habillés, courir dans tous les sens, s'apostropher dans leur langue rugueuse, le désigner du doigt, tenter de se regrouper ou de s'enfuir.

Octave saisit son médaillon, le fragment du Don.

Ici, il était encore suffisamment proche du Congrégat. Ici il pouvait encore déchaîner sa presque toute puissance. Ces pauvres brutes n'avaient pas une chance contre lui. Ils avaient osé s'en prendre à lui - ils avaient essayé de le *tuer* - quand un barbare respectable était un barbare connaissant sa place dans le monde et acceptant calmement sa fin pour en avoir franchi les limites.

Et cette imbécile de danseuse qui l'avait jeté dans un trou, où était-elle, celle-là ? Puisqu'il en était là, à devoir gâcher de bonnes années de vies pour éliminer des fourmis, il allait en profiter pour éliminer un cafard avec - allez, hop ! Adieu la danseuse ! Il pourrait toujours dire qu'un barbare l'avait eu, qui irait remettre sa parole en doute ?

Il était Octave.

Élu du Congrégat, futur Primat.

Il avait accumulé dans ses mains l'énergie d'un Dieu et il allait...

Tout le corps de l'élu s'arqua. Il gémit. Une partie de l'énergie accumulée partit écraser des collines alentours, comme un gamin fou et pas très doué tape un peu à l'aveuglette au jeu des taupes. Des lumières éclatèrent dans sa tête, dans ses nerfs, partout - des vagues, des contre-vagues, des éruptions, des irruptions - Dieu des plaisirs, un orgasme de construct plus fort que tout ce qu'il avait jamais connu !

Emporté, balayé.

Impossible à contrôler.

- Ah ! Ah ! Ah ! Je vais...

Ah ça, il allait !

Le barbare mit un genou à terre, épaula son arme, visa soigneusement, vida ses poumons, tira. Le grand barbu en tunique était trop occupé à jouir en tressautant sur place à dix mètres au-dessus du sol pour l'avoir vu venir. L'homme avait fait partie des soldats projetés en l'air un peu plus tôt. Il avait eu le réflexe de s'accrocher à une branche et avait ainsi échappé au sort réservé à ses frères d'armes. Il avait hurlé sa colère et sa frustration de voir infliger une mort aussi grotesque à tellement de bons éléments, des gars pour qui il aurait donné sa vie et qui donnaient soudain la leur pour qu'une sorte de mage échappé

d'un *comics d'héroïc-fantasy* peu inspiré puisse se taper un orgasme solitaire en flottant dans les airs !

Quand tous ses amis étaient morts, le mage était passé à autre chose. La pression qui tirait le soldat vers le haut avait disparu. Il avait pu redescendre. Il avait assez d'expérience, de talent militaire et désormais, de soif de vengeance pour ne pas échouer.

Il n'échoua pas.

La balle cueillit Octave à la base de la nuque pour venir ouvrir tout le haut de son crâne en une corolle large et sanglante. L'élu s'écroula en un petit tas. L'énergie accumulée claqua comme un éclair dont le bruit creva les tympanes de l'homme.

Et puis le calme revint.

L'air était saturé de poussières. Sur plusieurs kilomètres autour, les collines boisées entremêlées de petites vallées et de ruisseaux chantants étaient retournées, ravagées, détruites comme après des semaines de bombardement lourd. Dans son casque, l'homme cligna plusieurs fois des paupières et réactiva maladroitement son intercom.

- Putain, mais merde, souffla-t-il, c'était quoi, ça ?

Épilogue.

Maëlle s'arrêta un bref instant pour regarder la cabane et retrouver son souffle. Elle avait marché d'un pas vif, portée par la colère et par la peur de finir par renoncer si elle la laissait retomber, si elle se mettait à réfléchir aux conséquences probables de ce qu'elle était sur le point de faire, si elle s'en remettait à la raison comme elle avait toujours appris à le faire, si elle redevenait la Maëlle réfléchie et raisonnable qu'elle s'était efforcée d'être depuis tant d'années. La Maëlle qui aurait accepté, pleuré et puis repris le cours normal de sa vie - mais toujours l'échine courbée.

La cabane devant elle ne payait vraiment pas de mine. Sélécius l'avait bâtie de ses propres mains, sans l'aide d'aucun élu et ça se voyait. Elle était de guingois, appuyée à un gros arbre qui l'empêchait de tomber. Le toit n'était pas parfaitement étanche. L'hivers, il y faisait aussi froid et humide que dans une grotte. Et encore représentait-elle une amélioration par rapport à la précédente cabane de l'ermite, celle construite Dieu savait pourquoi, face au nord et dans l'ombre perpétuelle d'une avancée rocheuse.

Même à cette heure presque chaude de la journée, même au plein soleil du presque midi, il y brûlait un feu de tourbe épaisse qui dégageait une fumée à l'odeur pestilentielle à plusieurs mètres à la ronde.

Maëlle soupira.

Elle était venue jusque là, autant aller jusqu'au bout.

Elle repensa brièvement aux événements des derniers jours et sa vague hésitation disparut, emportée comme un fétu de paille par la colère froide qui l'habitait depuis le matin. Depuis la visite de l'élu César.

Le nouveau Gardien de la Porte était monté au Fort trois jours plus tôt. Comme tous les futurs gardiens, il avait déclenché l'avalanche. Ils avaient été prévenus, les dégâts n'avaient été que matériels. L'élu César avait déblayé leur champs. Leur vie normale et

habituelle, qui aurait dû continuer comme ça jusqu'à leurs derniers jours et la reprise de leur exploitation par leur fils aîné.

Mais la veille, le nouveau Gardien de la Porte était redescendu. Sans avoir prévenu quiconque. Il avait déboulé comme un fou chez Saël maître de Poste pour lui prendre son meilleur cheval et disparaître au grand galop par la route menant au Sanctuaire. Déboulé échevelé, hagard, le regard perdu, un peu de neige dans les cheveux.

- J'avais oublié cette foutue avalanche, avait-il dit sans s'adresser à personne en particulier, je l'avais oublié, j'ai failli y rester. Dieu de miséricorde, quelle bêtise que cette avalanche ! Il faudra penser à l'enlever.

La veille.

Alors que Lorca et leurs fils étaient justement à travailler dans le champs du fond, à essayer de déblayer les restes de la *précédente* avalanche parce que l' élu César avait fait un travail de sagouin et le leur avait rendu encore plein de roches et de débris.

En un grondement et un oubli, Maëlle s'était retrouvée veuve.

Elle avait aussi perdu un fils. Le second, quand ils avaient compris ce qui était en train de se passer avait couru assez vite pour se mettre hors de danger. De justesse. Il avait été recouvert de neige, en avait mangé un peu, cru sa dernière heure arrivée. Une roche l'avait frappé à la tête, mais pas assez pour l'assommer. Il avait pu se relever, se dégager, tituber jusqu'au village, désorienté, le front ruisselant de sang.

L' élu César s'était occupé de lui. Il survivrait.

Maëlle s'était promis qu'à son tour, elle *s'occuperait* de l' élu César. Son indigence lui avait coûté un mari et un fils, d'avoir soigné l'autre n'équilibrait pas la balance. Loin de là.

Maëlle serra les dents et s'avança jusqu'à la cabane.

Il n'y avait pas vraiment de porte - Sélécius n'avait jamais réussi à produire un système de gonds qui tienne plus d'un jour ou deux avant que tout ne s'effondre, il avait fini par renoncer - juste un rideau de laine grossière épais et rapiécé qu'elle écarta de la main.

L'intérieur était encore pire que l'extérieur en terme de taudis.

Maëlle toussa, plissa les yeux pour ne pas pleurer. La fumée emplissait totalement la seule et unique pièce, percée de rais de lumière blafarde par tous les multiples interstices laissés entre les planches mal jointes des murs.

- Tiens, fit une voix rauque tapie dans les ombres du fond, te voilà finalement, petite soeur. Nous allons pouvoir enfin commencer.